

LES DOSSIER

QUAND LES RENNAIS FONT LEUR CINÉMA

6 Rennes s'anime pour le cinéma

LIEUX ET PRATIQUES

9 Quand les amateurs prenaient la caméra

17 Les salles rennaises en chiffres

18 Rennes et l'image, une relation riche et paradoxale

24 Tourner un film à Rennes, pas si simple !

28 À Rennes 2, les étudiants planchent sur le 7^e art

33 À Villejean, le Tambour fait résonner le cœur des cinéphiles

34 Les frères Fretel, parrains rennais de l'Art et Essai

FILMS DE FICTION

41 Eric Gouzannet : « La ville compose un extraordinaire décor de cinéma »

48 .Mille et Une. Films produit des fictions sans frontières

52 Fabrice Richard, le dompteur de lumières

56 Le Rennoscope : filmographie rennaise

ANIMATION ET DOCUMENTAIRE

61 Jean-Pierre Lemouland : « Le cinéma d'animation est porteur d'âme »

67 Candela Productions : le documentaire en double mixte

72 Comptoir du doc : quand le documentaire rencontre ses spectateurs

LIEUX ET ACTEURS

Rennes s'anime pour le cinéma

RÉSUMÉ > *Alors que la vingt-sixième édition du festival Travelling lève le rideau début février, Place Publique a souhaité revisiter le lien singulier que la ville entretient avec le cinéma. Tournages de films d'animation, de documentaires ou de fiction, sociétés de productions, festivals et associations dynamiques... La capitale bretonne affiche un goût prononcé pour le 7^e art. Un thème plus que jamais dans l'actualité, à l'heure où les acteurs locaux multiplient les initiatives, notamment numériques. Des compétences, des paradoxes et des projets : voici trois mots-clés, en guise de générique d'ouverture.*

INTRODUCTION > **XAVIER DEBONTRIDE**

C'est un indicateur qui en vaut un autre, mais il est révélateur. Depuis quelques mois, il se passe rarement un jour sans que les pages locales de *Ouest-France* ne consacrent un ou plusieurs articles à une actualité rennaise se référant au cinéma. Pas pour publier des critiques de films ou annoncer les horaires des séances dans les salles de l'agglomération. Mais plutôt pour brosser le portrait d'un réalisateur, annoncer le recrutement de figurants sur un tournage, énumérer les prix glanés dans des festivals prestigieux par des productions locales, notamment dans le secteur foisonnant de l'animation... Si l'on ajoute à cette effervescence la multiplication des événements organisés autour de l'image et l'appétit du public rennais pour le cinéma d'Art et Essai, sans oublier une réelle culture locale dans le domaine du documentaire, on aura compris que lorsque Rennes s'intéresse à l'image animée, ce n'est pas du cinéma !

1

Des compétences reconnues

Rennes abrite de nombreux professionnels du cinéma, des sociétés de production, des structures de diffusion... *Place Publique* est allée à leur rencontre. Premier constat : c'est un petit milieu, avec des parcours souvent similaires et des points de passages obligés, notamment pour la formation autour de Rennes 2. Quelques noms sont immédiatement revenus en boucle : ceux de sociétés de productions, comme Vivement Lundi !, JPL Films, .Mille et Une.films ou Candela Productions, souvent implantées depuis plus de vingt ans dans la capitale bretonne, dans le domaine de l'animation et du documentaire, notamment, deux points forts du cinéma rennais. Même si Paris et l'Île-de-France concentrent la très grande majorité des structures dédiées au cinéma, ces professionnels passionnés prouvent qu'il est possible de produire des films de qualité tout en vivant à deux heures de la capitale. À cet égard, les témoignages du chef-opérateur Philippe Richard ou du producteur Jean-Pierre Lemouland, que nous avons interviewés, sont éloquentes. Autre indicateur du dynamisme local : l'implantation, en 2011, d'AGM Factory, un important studio de postproduction qui a fait le choix de Rennes pour se rapprocher des professionnels locaux, tout en continuant à assurer des prestations pour des productions nationales. De l'avis de tous les professionnels interrogés, cet ancrage renforce réellement les compétences locales.

2

Des paradoxes inattendus

Une fois établi ce constat plutôt encourageant, il convient toutefois de rester lucide sur la place de l'image à Rennes. Car en dépit de quelques belles pépites, la métropole n'a pas forcément capitalisé sur une image liée au cinéma. Jean-François Le Corre, emblématique dirigeant de Vivement Lundi !, avance plusieurs explications à cette situation qu'il juge paradoxale.



RICHARD VOLANTE

Soirée « Rive gauche » au ciné-club du Tambour, le 26 novembre 2014, avec les projections des documentaires *Lettre de Sibérie* et *Si j'avais quatre dromadaires* de Chris Marker et du film *Cléo de 5 à 7* d'Agnès Varda.

Ainsi, Rennes n'abrite pas d'école de formation aux métiers du cinéma, contrairement à d'autres territoires qui ont su, comme Valence, créer un véritable écosystème autour de l'image à partir d'une école et de quelques entreprises reconnues. Ici, c'est l'Université Rennes 2 qui s'est emparée du sujet, à travers son département Arts et spectacles. À l'issue de leur cursus, ses étudiants disposent d'une solide culture générale, appréciée des sociétés locales qui se chargent ensuite de leur apporter une compétence technique qu'ils n'auront pas acquise à Villejean.

Autre paradoxe : l'absence de grand événement de renommée nationale, susceptible d'inscrire durablement la métropole rennaise au générique des territoires cinéphiles. Jean-François Le Corre, encore lui, considère que cette situation découle du fait que la politique culturelle rennaise a historiquement privilégié le spectacle vivant. Dernier paradoxe, enfin, autour du cinéma d'Art et Essai, dans une ville qui jusque dans les années

80, abritait un réel vivier de cinéastes amateurs, comme le rappelle l'historien Gilles Ollivier. La vitalité associative locale, incarnée notamment par Comptoir du doc, contraste avec le nombre réduit de salles dédiées à ce genre spécifique. Seuls l'Arvor et le Ciné TNB, sous la férule des incontournables frères Fretel, et le ciné-club Le Tambour, à Villejean, animé par les enseignants et les étudiants de Rennes 2, creusent ce sillon pourtant fertile. À Rennes, certaines voix s'élèvent pour critiquer la mainmise par les frères jumeaux sur l'Art et Essai dans la ville. Dans l'entretien qu'ils ont accordé à Gilles Cervera, Jacques et Patrick Fretel se défendent de tout centralisme excessif, mais l'on sent bien dans leurs propos que l'aventure va bientôt se poursuivre sans eux.

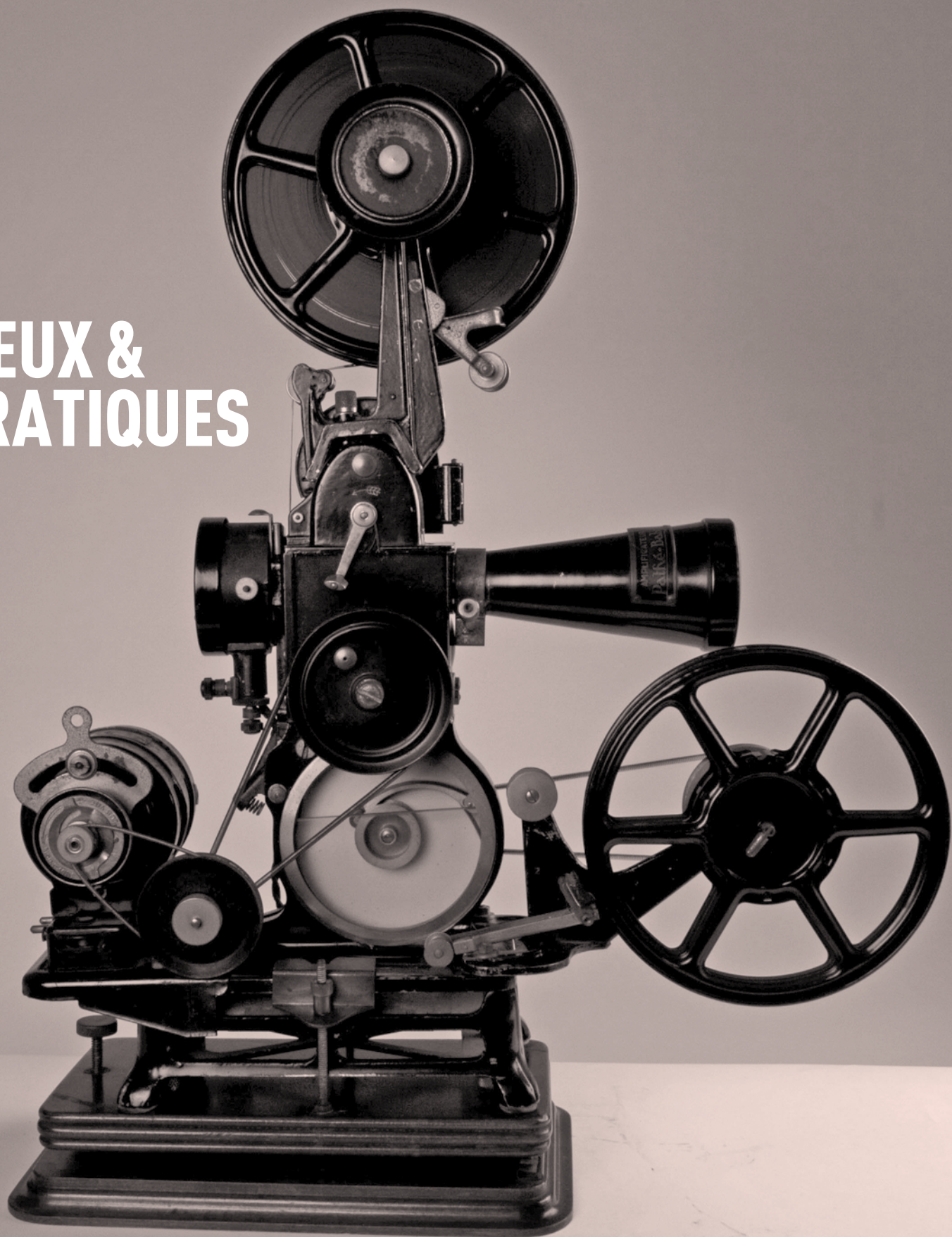
3

Des projets prometteurs

Voilà qui nous amène aux projets rennais. Et ils sont nombreux ! Il est évidemment trop tôt pour mesurer l'impact que la récente labellisation « French Tech » accordée au territoire rennais (et malouin) aura sur l'essor des industries culturelles et créatives locales. Mais chacun pressent que le numérique va occuper une place croissante dans cette activité. Déjà, des envies s'expriment, pour voir le territoire se doter de moyens de tournage mutualisés pour la réalisation de films d'animation. Reste à trouver un lieu adapté aux contraintes et facilement accessible, pourquoi pas à proximité de la future ligne de métro ?

Autre projet, plus avancé celui-ci : la création d'un complexe d'Art et essai dans le futur quartier EuroRennes, Îlot Féval, à l'horizon 2019. Il devrait être doté de cinq salles et vise 250 000 entrées par an. De son côté, Saint-Malo devrait inaugurer dans trois ou quatre ans un multiplexe commercial de 8 à 10 salles dans le quartier de la Découverte. Autant d'initiatives à suivre de près pour mesurer la dimension cinéphile des territoires. ■

LIEUX & PRATIQUES



HISTOIRE

Quand les amateurs prenaient la caméra

RÉSUMÉ > *De la Société photographique de Rennes, créée en 1890, aux nombreux ciné-clubs qui naissent dans les années soixante, les cinéastes amateurs rennais ont multiplié les expériences associatives. Ils vont s'intéresser à de nombreux sujets et s'essaieront à des genres variés. Retour sur un siècle de cinéma non commercial à Rennes.*



TEXTE > **GILLES OLLIVIER**



GILLES OLLIVIER est professeur d'histoire-géographie au lycée Chateaubriand de Rennes. Chercheur associé à la Cinémathèque de Bretagne, il publie des articles et anime des ciné-conférences sur l'histoire du cinéma amateur et les films amateurs comme sources pour l'histoire.

Lors d'une conférence tenue en avril 1933, le photographe professionnel Raphaël Binet déclare : « Nous pouvons donc faire du cinéma au théâtre, dans un patronage, une salle de classe ou même chez nous au coin de notre feu. Nous pouvons fabriquer du film [...]. Sachez vous pencher sur [les visions de beauté], sachez les voir et en fixer l'image immobile ou animée par la photo ou le cinéma ». Pourtant, lorsqu'il arrive à Rennes en 1935 pour installer son atelier au bas de l'avenue Janvier, le cinéma amateur ne l'intéresse pratiquement plus. Après la guerre, il ne fait plus que du film de famille, délaissant les films d'actualité pour les salles de patronage qu'il réalisait en 9,5 mm et en 17, 5 mm Pathé à Saint-Brieuc. L'idée de faire des films libres, à la portée de tous et complémentaires du grand cinéma, se développe à la même époque chez quelques autres Rennais. La dynamique des caméras-clubs, dont les membres font des

Ci-contre, un projecteur Pathé Baby : un système de cinéma amateur grand public lancé en 1922 et utilisant un film de 9,5 mm.



films sans but lucratif tout en se formant à la grammaire cinématographique, est lancée. Ils participent ainsi à la pratique d'une production culturelle locale et tentent de tisser du lien social.

Les pionniers de la Société photographique

La Société photographique de Rennes est créée en 1890. Au début du 20^e siècle, le Père Danion, professeur au collège Saint-Martin et membre de la Société, peut être considéré comme le pionnier du cinéma d'amateur à Rennes. Avant l'apparition des formats réduits, il réalise en 35 mm plusieurs films, dont un sur Jeanne d'Arc. Par la suite, recteur de la basilique de Domrémy, il viendra projeter à Rennes après 1945 ses films 16 mm en couleurs sur l'Amérique. Dès 1938, la Société photographique, « s'occupant de la photographie sous toutes ses formes », alors présidée par le Docteur Louis Cathala, médecin pédiatre à Rennes, est composée d'une section photographique et d'une section cinématographique,

dont les vice-présidents sont MM. Pavec et Thézé. Le secrétaire adjoint est M. Treluyer, ingénieur. Selon la mémoire locale, le groupement aurait été créé dès 1934. En 1939, les membres de la société sont surtout issus de la bourgeoisie aisée, du monde médical, judiciaire, industriel et commercial.

Dès les années trente, la Société photographique organise des projections publiques dans la salle des conférences de l'École des Beaux-arts, comme le signale le quotidien *Ouest-Éclair*, qui les intègre aux côtés du programme des salles commerciales rennaises.

Le club est fermé pendant l'Occupation par une ordonnance d'interdiction. En 1949, le docteur Cathala est à la fois le président général de la Société et le président du groupement cinématographique, qui se fait déjà appeler le club des amateurs cinéastes de Rennes. Le secrétaire-adjoint est Ange Vallée, expert-comptable. Parmi les autres membres du bureau figurent un libraire, un retraité de la SNCF, un employé de banque, un ingénieur et même un substitut du procureur général...

*Libération de Rennes
de Paule Petit-Boudehen,
cinéaste et commerçante,
elle a tenu le magasin
Photo-Ouest, rue Leperdit
de 1924 à 1977.*



CINÉMATHEQUE DE BRETAGNE



Portrait collectif du Club des amateurs cinéastes de Rennes au Congrès Régional de Quimper en 1967. Avec entre autres (de gauche à droite, du premier au dernier rang) : Bernard Thomazeau, Henriette Éthès, Pierre Le Bourbouac'h, Jeannick Michel, Raymond Éthès, Raymonde Albertini, Gilbert Touffet, Pierre Michel, le Docteur Guézennec.

La cotisation annuelle s'élève alors à 450 francs pour les membres cinéastes, contre 300 pour les membres photographes.

Pratique masculine

En 1955, le Club des amateurs cinéastes de Rennes (CACR) se sépare de la Société photographique. L'appartement de la rue de la Chalotais qui héberge l'association devient trop petit pour les deux groupements. Au foyer Sainte-Zite de la rue Saint-Malo, son but « est de créer, dans une atmosphère de sympathie mutuelle, une émulation tendant à encourager le développement et le perfectionnement de l'art cinématographique dans les formats réduits, parmi ses membres, et ayant également un but d'éducation populaire ». Reprenant l'esprit olympique cher à Pierre de Coubertin, un membre peut être exclu « en cas d'actes de professionnalisme pour conserver au club son caractère strictement amateur ». Le CACR est rapidement affilié à la Fédération française des clubs de cinéma amateur (FFCCA) et certains de ses membres y

exerceront des responsabilités. La composition sociale du club n'a pas évolué. En 1960, Mille Thraënn est la première femme à faire partie du bureau, comme secrétaire. Quatre autres y exerceront des responsabilités entre 1968 et 1979. Cette année-là, on compte même une vice-présidente. Le cinéma amateur demeure cependant une pratique essentiellement masculine, dont l'identité est marquée par la technique. Elle-même cinéaste, Paule Petit-Boudehen, qui a tenu le magasin Photo-Ouest, rue Leperdit, de 1924 à 1977, le confirmait en 1997 : « Lors du lancement de la Pathé-Baby, je me souviens d'une grande figurine en carton, qui représentait une femme. Elle venait de chez Pathé, qui vantait par là la facilité d'utilisation de la caméra [...]. Lorsque le commerce a connu un réel essor vers 1950, nous avons embauché du personnel. Des femmes d'abord, puis des hommes, pour être vendeurs. Les hommes avaient plus de poids auprès de la clientèle, qui avait plus confiance en eux pour leur vendre un appareil photo ou une caméra. La clientèle avait l'impression qu'une femme s'y connaissait moins bien en technique ! »



À partir de la fin des années soixante, le club s'ouvre à la classe moyenne. En 1980, on trouve un agent technique et un ouvrier spécialisé parmi les membres du bureau. Jusqu'alors surreprésentées dans les clubs, les professions aisées voient arriver une nouvelle population, séduite par les nouvelles caméras de plus en plus maniables et abordables, comme le Super 8. Autre signe des temps, s'il y a bien eu un ou deux membres habitant hors de Rennes dans les premières décennies, le développement de la périurbanisation autour de l'agglomération rennaise élargit la zone de recrutement du club. En 1979, le président du CACR est domicilié à Saint-Grégoire, puis en 1982 à Saint-Jacques-de-la-Lande.

Soirées de projection

Les effectifs, toutefois, demeurent stables en dépit de la croissance démographique rennaise : le club compte 96 membres en 1958 et 95 en 1969. Il propose des séances techniques et des projections, d'abord réservées à ses membres puis de plus en plus ouvertes au public lors de soirées de gala. Ainsi, en juin 1945, *Ouest-France* relate une soirée de projection pendant laquelle un « public choisi et nombreux » peut voir des films variés dont le documentaire *Un voyage au Pays basque*, un petit scénario bon enfant, un film de genre qui doit briller par son originalité, un dessin animé et les reportages *Rennes au lendemain de sa libération*, *Notre-Dame de Boulogne à Rennes*. La chanson filmée exceptée, les principales catégories du cinéma amateur sont représentées lors de cette soirée de promotion. La presse locale est surtout sensible aux documentaires et reportages, dans lesquels l'amateur cinéaste, sans les moyens du professionnel, arrive parfois à l'égal.

En 1947, le local du jardin des Beaux-arts, de 200 places, est inauguré en présence d'Yves Milon, maire de Rennes, du président de la Fédération française des clubs de cinéma amateur (FFCCA) et de Pierre Boyer, rédacteur en chef de la revue *Ciné Amateur*. En 1961, 7 séances techniques sont organisées et dans un compte rendu destiné à la préfecture, il est fait état que « 24 cinéastes ont présenté leurs œuvres au cours de l'année », et de « 28 films présentés en séances de projection, par des membres du CACR mais aussi par des amis du club SNCF, du club de Saint-Nazaire, d'Angers, de Nantes ». Plus ou moins ouvertes au public, les séances de projection permettent de montrer ce que le club fait de mieux

en matière de films clubs, réalisés en équipe, ou plus personnels. Avant le développement de la télévision, les films, parfois réalisés en couleurs lorsque l'amateur est aisé, sont autant une ouverture sur le monde qu'un enregistrement des actualités locales. Certains connaissent un vrai succès, comme la *Promenade autour du Cap Fréhel*, dès 1936, ou *Rennes capitale des fleurs* en 1953, en 16 mm, du docteur Cathala. Ces projections contribuent à l'intégration du club dans le tissu urbain local, en construisant une légitimité socioculturelle autant que cinématographique.

En 1955, Ange Vallée remporte avec *Carnac, terre des menhirs* (16 mm couleurs) le premier prix du Concours national du tourisme. Le commentaire écrit par Henri-François Buffet, archiviste en chef d'Ille-et-Vilaine, est alors traduit en plusieurs langues et les images des danses folkloriques du Cercle celtique sont diffusées dans 27 pays. Dans les années soixante-dix, le début de la sensibilisation au patrimoine qui disparaît maintient le documentaire dans les réalisations des clubs. Ainsi, en 1973, Raymond Ethès réalise *Moissons* en Super 8 et fait don de son film deux ans plus tard au Musée de Bretagne, pour l'ouverture de la section Bretagne contemporaine. Il peut arriver aussi au CACR de filmer avec le cercle des



Ci-contre, Ange Vallée
et sa caméra Pathé
Webo M Reflex 16.



ISABELLE BROUÏT

Saint-Malo 1964-65
d'Ange Vallée.

chansonniers ou pour l'Union des commerçants. Mais les cinéastes amateurs sont peu souvent des cinéphiles. Face à la concurrence du ciné-club de Rennes, qui compte près de 200 adhérents lors de sa première séance en février 1946, le club ne peut opposer que sa filiale Les amis du format réduit, qui organise de temps en temps des séances de projection de films professionnels.

Le club dispose de son propre organe d'information avec *Le petit écran* qui paraît tous les deux mois, au moins de septembre-octobre 1948 à janvier-février 1949, puis un bulletin à partir de février 1952 devenu *Zoom* à partir de décembre 1967 : on y parle technique, vie du club, mais aussi sens à donner à sa pratique et liberté d'expression. Or, en 1959, la municipalité amorce une politique culturelle dans un contexte de développement urbain. La culture est envisagée sous un angle très large, au profit de l'ensemble de la population, notamment les catégories populaires et jeunes. La Ville de Rennes envisage de consulter et de confronter ciné-clubs et clubs de cinéastes amateurs « existant sur le plan de la ville,

des quartiers, des entreprises, des groupes de jeunes, des écoles... » En 1970, un rapport sévère de l'Office social et culturel de Rennes, qui attribue des subventions, ne voit chez les cinéastes amateurs que des amis dont le but est de « faire un film dont la seule utilité sera le plus souvent d'assurer leur propre satisfaction ». Pourtant, dans un souci d'ouverture générationnelle, en 1968, le club se dote d'un délégué aux jeunes qui est toujours présent, au moins jusqu'en 1971. À partir des années quatre-vingt, les mini-films de cinq minutes puis les films minutes sont proposés aux nouveaux membres influencés par la vidéo et les caméscopes. Dès lors, le cinéma amateur évolue pour se rapprocher davantage d'un moyen d'expression que d'un art cinématographique au sens strict. Mais en 1992, le club ne compte plus que 6 adhérents ! L'offre du club a du mal à répondre, comme tant d'autres, à une demande individualiste tournée vers le maniement facile des nouvelles technologies. Face aux difficultés financières liées au manque d'adhérents et à l'impossibilité d'acheter du matériel vidéo pour aller dans le sens



de la demande des jeunes, l'association est dissoute en avril 1993 au profit de l'association Vidéo club cessionnais qui fonctionne toujours et dans lequel se trouvent quelques anciens du CACR qui cherchent encore à partager leur savoir-faire dans la convivialité.

Récompenses régionales et nationales

Quelques figures et films ont marqué l'histoire du club par leurs qualités techniques (cadre et lumière) ou leur originalité. Grâce à eux, le club collectionne des prix lors des concours régionaux de l'Union régionale des clubs de cinéastes de l'Ouest (URCCO), parfois organisés à Rennes (1957, 1963, 1972, 1982), mais aussi lors de compétitions nationales, sous la tutelle de la fédération française, ou dans les concours internationaux de l'UNICA (Union internationale du cinéma).

En 1958, le docteur Guézennec tourne *Rouzie, l'île aux oiseaux*. Le film, d'une belle qualité, est diffusé en 1960 dans l'émission de télévision de la RTF *Le critérium du film amateur*, animée par le réalisateur Marcel L'Herbier. Pierre Le Bourbouac'h, professeur de lettres classiques au lycée Chateaubriand avenue Janvier, réalise en 1967 la fiction *Michèle* avec l'aide de collègues et d'élèves. Le film obtient le premier prix de l'UNICA et est projeté à la Mostra du cinéma indépendant d'Olbia en 1968. Basé sur l'amour qu'un garçon porte pour sa professeure de lettres, ce film est à l'époque considéré comme l'approche littéraire du sentiment amoureux chez la jeunesse qui se cherche ; un peu plus tard, certains y verront le symbole du « cinéma de papa » et revendiqueront une expression plus libre. Dès 1966, Gilbert Touffet avec *L'objet du désir* réalise une fiction qui fait date et polémique puisqu'elle envisage le rapport pathologique au sexe. Enfin, Bernard Thomazeau excelle dans le cinéma d'animation dès 1950 avec le dessin animé *Histoire de coquilles*, une histoire de guerre entre nations gastéropodes qui nécessite trois ans de préparation. Il a aujourd'hui plus d'une trentaine de réalisations à son actif.

Un secteur atomisé

S'il a dominé, le CACR n'a pas été le seul club d'amateurs à Rennes. Onze ont été créés à Rennes entre 1955 et 1982. Un ciné-club voit le jour en 1950 sous la houlette de Pierre Anger en tant que section de l'Association artistique et intellectuelle des cheminots rennais. Plus

Cinémathèque de Bretagne : collecteur et passeur d'images



Impressions yougoslaves (1974 - 16mm) de Pierre Anger.

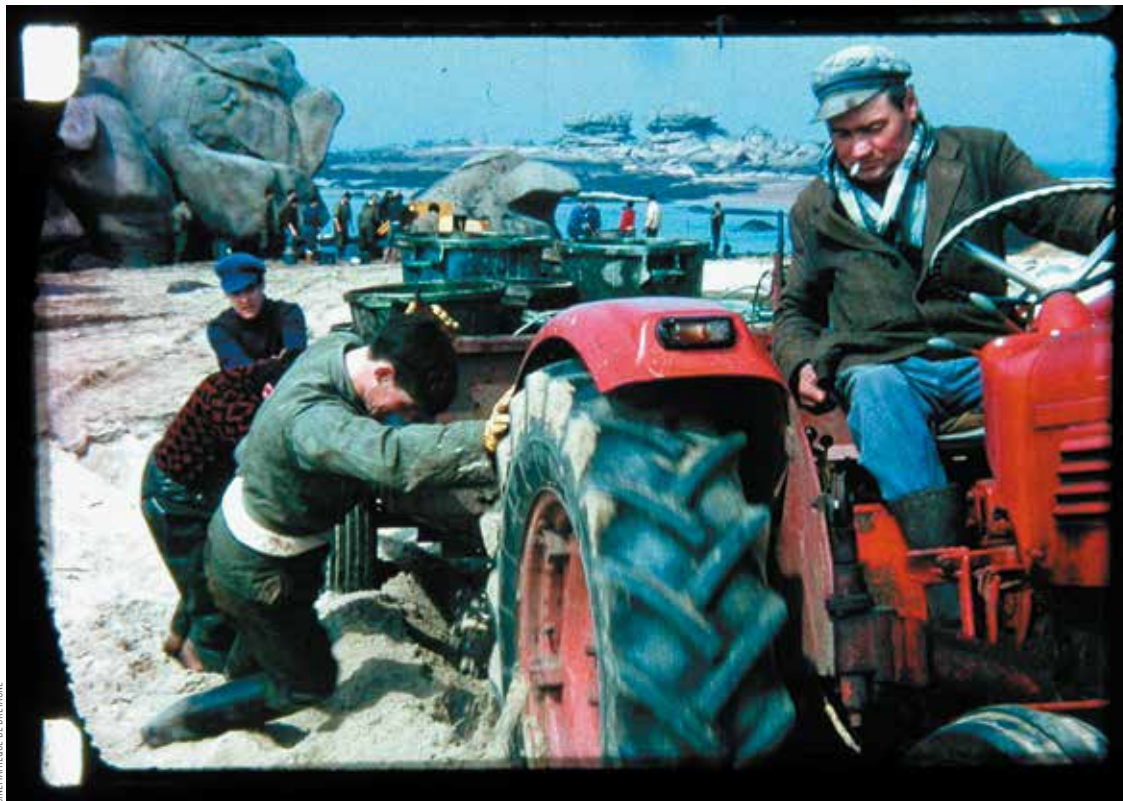
Association de loi 1901 fondée en 1986, la Cinémathèque de Bretagne recense, collecte, conserve et valorise des images tournées en Bretagne ou par des Bretons aux quatre coins du monde. Sa collection, de plus de 26 000 titres, rassemble des œuvres professionnelles et amateurs confiées par plus de 1 600 déposants, autant de témoignages originaux de l'histoire socioculturelle de notre territoire et de ses habitants. Collecteur et passeur d'images, cette fabrique d'une mémoire filmée est précurseur en France dans le recueil d'archives privées auxquelles elle donne un nouveau souffle et une carrière sur les écrans. Ces films à la résonance collective et à la puissance d'évocation intacte, tournés dans des formats réduits, sont une mémoire inédite, mouvante et émouvante, de notre monde.

La Cinémathèque de Bretagne est membre de la Fédération Internationale des Archives du Film, de la Fédération des Cinémathèques et Archives de Films de France et de l'Association INEDITS Films Amateurs / Mémoire d'Europe.

Coordonnées de son antenne Haute-Bretagne :
02 23 46 85 91 - jf.delsaut@cinematheque-bretagne.fr

porté sur les films de voyage que les fictions et documentaires, apanage du CACR, il compte 132 cotisants en 1966, mais moins de 100 à partir de 1969. Il entretient d'excellentes relations d'amitié avec le CACR et ne démérite pas dans les concours, ce qui contribue à la publicité de la SNCF. Mais en 1988, le ciné-club ne compte plus qu'une vingtaine d'inscrits. Le chantier de la rénovation de la gare lui pose un problème de local, et côté technique, il refuse de passer à la vidéo, jugée trop chère, et assimilée à un montage moins rigoureux. En 1991, la section n'existe pratiquement plus. De son côté, le Cercle Paul-Bert crée en 1958 un groupe Photocinéma amateur, en lien avec les écoles laïques. Il est animé par des instituteurs spécialistes, qui sollicitent les sections sportives, les associations de quartiers et les écoles. Il envisage des projections publiques comme le CACR, avec les actualités des fêtes des quartiers de Maurepas, Clémenceau, Rapatel et la Fête de la jeunesse, les garderies et camps de vacances.

Le nombre de créations de clubs, surtout après 1965, s'explique par la diffusion du Super 8, la multiplication des clubs d'entreprise (Ouest-France crée sa section Photo cinéma en 1968...) et de centres sociaux (Photo ciné-club du centre social de Maurepas, en 1965). La tentation de jeunes étudiants ou d'autres, techniquement et cinématographiquement cultivés, de faire du cinéma amateur à quelques-uns en dehors des clubs de la fédération, jugée bourgeoise et sans ambition, y contribue aussi. Parmi ces initiatives, on peut citer le Jeune cinéma rennais en 1974, qui vise à « regrouper les cinéastes amateurs désireux de participer à la réalisation de films de nouvelle expression cinématographique » ; Ergo Cinéma amateur, de 1978 à 1982, avec Hervé Crequer, gestionnaire du collège de La Harpe, tourné vers un cinéma scénarisé de l'imaginaire et jubilatoire – *La jeunesse du Docteur Mabuse*, *Zone interdite* ; Acapart Art en 1982, dont l'objet est « de faciliter et promouvoir la réalisation de films amateurs expérimentaux ».



Lutte des enfants, des femmes, des hommes contre la marée noire de Raymonde Albertini, 1967.



« On ne peut plus parler de cinéma amateur »



CLIQUE FRANKIGIS

Antoine Lareyre a créé il y a cinq ans le Festival du film de l'Ouest avec l'association Courts en Betton, dans la commune du même nom au nord de Rennes, pour défendre un cinéma de proximité et une création régionale. « Aujourd'hui, on ne peut plus parler de cinéma amateur. Avec la diffusion de la vidéo, et surtout du numérique, il est désormais possible de réaliser des films amateurs avec des moyens professionnels », souligne ce passionné de 24 ans.

À cette tendance technologique s'ajoute un élément conjoncturel qui modifie les comportements : la crise économique et son cortège de restrictions financières. « Produire un film reste compliqué, et on observe de plus en plus de films autoproduits réalisés par des professionnels : la frontière traditionnelle entre amateurs et professionnels a donc tendance à s'estomper », ajoute Antoine Lareyre. C'est justement cette vitalité que s'emploie à promouvoir le Festival du film de l'Ouest. La prochaine édition, qui se déroulera du 2 au 6 juin 2015 avec des projections au cinéma Le Triskel de Betton, au Ciné TNB de Rennes et dans plusieurs autres salles de l'agglomération rennaise, devrait accueillir une soixantaine de films. Un appel à films est lancé jusqu'au 1^{er} mars. Tous les genres sont acceptés : court ou long-métrage, fiction, documentaire, animation. Seule exigence : avoir été tourné en Bretagne et/ou par des Bretons. À vos caméras !

Plus d'informations sur le site de l'association Courts en Betton : www.courtsenbetton.com

La différence de points de vue peut aussi amener d'anciens membres du CACR à créer leur propre club, dès lors qu'ils jugent que le CACR s'éloigne de son esprit initial. Tel est le cas de l'Amicale des cinéastes amateurs rennais en 1968, initié par le couple Albertini et qui s'implante dans le quartier Maurepas en développant des projections auprès des institutions sociales et culturelles du quartier, auprès des jeunes et des anciens. En 1976, le couple Michel, professeurs de mathématiques, et leur ami Daniel Dartois, clerc de notaire et acteur amateur, fondent l'Atelier de cinéma Super 8. Ils cherchent, sans remise en cause du CACR, un peu plus de liberté créative à partir du Super 8 sonore qui amène à faire davantage de plans séquences.

En dehors de ces clubs et ateliers, il y eut certainement dans l'agglomération rennaise d'autres cinéastes

amateurs qui ont filmé seuls. En 2002-2003, des élèves de quatrième du collège Les Chalais ont réalisé *Bréquigny-Champs Manceaux, un quartier, des vies, des histoires*, en partenariat avec la Cinémathèque de Bretagne et TV Rennes... La trace de ces pratiques récentes et plus anciennes est aujourd'hui collectée et conservée par la Cinémathèque de Bretagne, installée à Rennes depuis la fin des années 1990. Son antenne « Haute Bretagne » est animée depuis 2005 par Jean-François Delsaut. Les projections publiques ravivent ainsi un passé enregistré par des habitants mus pourtant plus à leur époque par le désir de faire du film que de témoigner. Cependant, leurs pratiques et leurs productions ont été agents et sont sources d'une micro-histoire. Elles font dorénavant partie de notre patrimoine. Il s'agit toujours d'une question de regard. ■

Évolution de la fréquentation des salles rennaises

Nombre d'entrées annuelles

COMPLEXE MÉGA CGR

La Mézière (12 salles)
Ne communique pas les chiffres de fréquentation.

CINÉVILLE COLOMBIER (6 salles)

2011	246 388
2012	258 746
2013	231 183

ARVOR (2 salles)

2011	117 298
2012	101 121
2013	111 301

GAUMONT (13 salles)

2011	1 101 101
2012	1 077 968
2013	987 584

CINÉ TNB (2 salles)

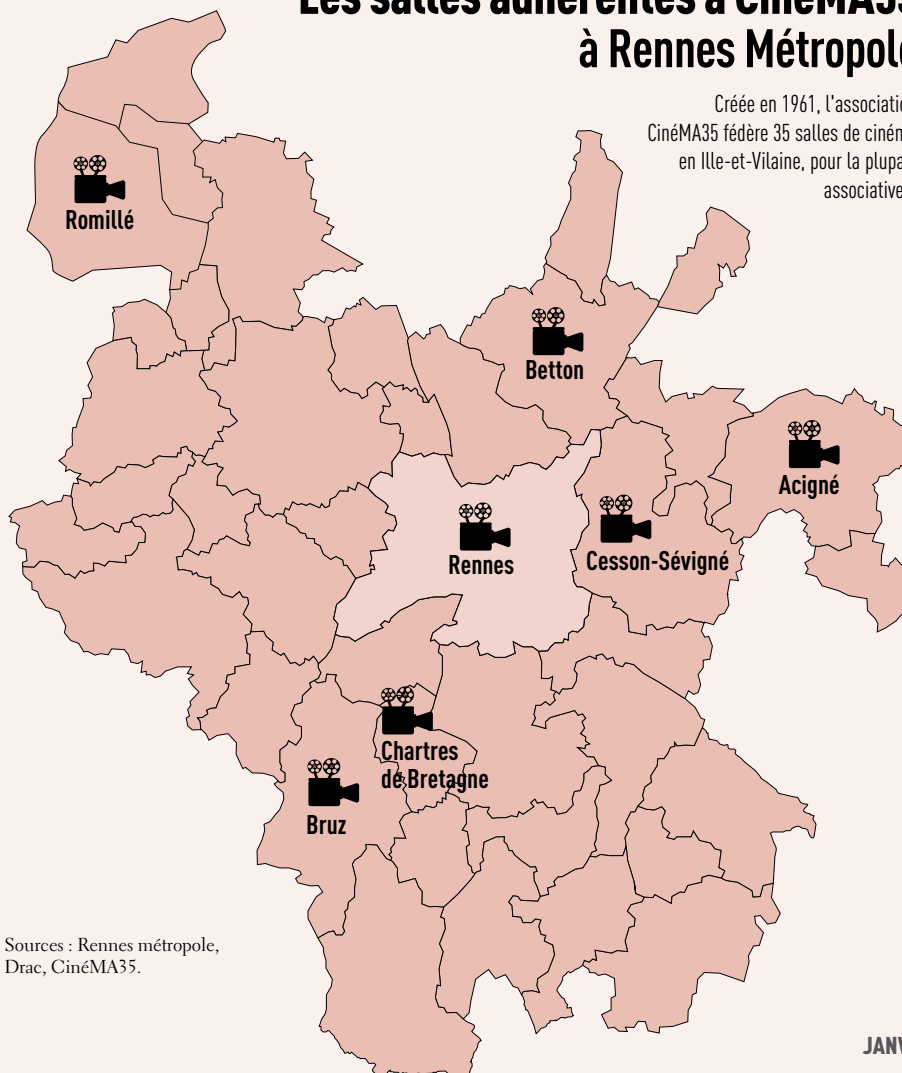
2011	90 387
2012	103 124
2013	95 205

TOTAL RENNES

2011	1 555 174
2012	1 540 959
2013	1 425 273

Les salles adhérentes à CinéMA35 à Rennes Métropole

Créée en 1961, l'association CinéMA35 fédère 35 salles de cinéma en Ille-et-Vilaine, pour la plupart associatives.



ACIGNÉ
Le Foyer
Cinéma associatif
2 salles (65 et 205 places)

BETTON
Le Triskel
Cinéma associatif
1 salle (198 places)

BRUZ
Le Grand Logis
Cinéma en régie municipale
1 salle (400 places)

CESSON-SÉVIGNÉ
Le Sévigné
Cinéma associatif
1 salle (290 places)

CHARTRES DE BRETAGNE
Espérance, Cinéma associatif
1 salle (242 places)

RENNES
L'Arvor
Cinéma associatif
2 Salles (215 et 158 places)

ROMILLÉ
Korrigan
Cinéma associatif
1 salle (209 places)

Sources : Rennes métropole, Drac, CinéMA35.



DÉCRYPTAGE

Rennes et l'image :
une relation riche
et paradoxale

RÉSUMÉ > Jean-François Le Corre, fondateur et dirigeant de la société de production rennaise Vivement Lundi ! porte un regard lucide et très informé sur la place de l'image à Rennes. Il livre ici une analyse sans concession et souligne certains paradoxes locaux, notamment en matière de formation ou de lieux de tournage. Mais il souligne la qualité des compétences techniques disponibles, et observe avec intérêt l'arrivée de nouveaux talents.



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**

Il suffit d'évoquer un sujet touchant au cinéma à Rennes et, immédiatement, son nom se glisse dans la conversation. À presque cinquante ans, Jean-François Le Corre est une figure incontournable du secteur. Fondateur de la société de production Vivement Lundi ! en 1998, il a vécu de l'intérieur l'aventure du cinéma d'animation « Made in Rennes » depuis près de 20 ans. Sa société a produit de nombreux documentaires et films d'animation qui ont fait date. Dans cette catégorie, on peut ainsi mentionner *La maison de poussière*, de Jean-Claude Rozec, nominé, entre autres, pour le Méliès d'or après avoir raflé une quinzaine de prix en 2014. Fin novembre, le producteur rennais ne boudait pas son plaisir, lors de la sortie nationale du long-métrage *Salto Mortale*, du réalisateur (rennais lui aussi) Guillaume Kozakiewicz,

L'homme aux bras ballants
(1997), de Laurent Gorgiard.



Laurent Gorgiard, réalisateur
de l'inoubliable court-métrage
L'homme aux bras ballants
(1997), sur le plateau
de tournage.



produit par Vivement Lundi ! Un documentaire sensible et pudique sur la reconstruction d'un funambule après un accident. On pourrait d'ailleurs filer la métaphore en constatant que cette aventure cinématographique à Rennes relève parfois de l'équilibrisme, entre contraintes financières et prouesses techniques.

« Lorsque j'ai démarré dans ce métier en 1992, il n'y avait qu'une société, Lazennec Bretagne, qui produisait en Bretagne. Désormais, il existe un vrai tissu d'entreprises entre Rennes et Brest, des infrastructures, des prestataires de taille nationale comme AGM Factory, dans le domaine de la post-production, présent à Rennes depuis trois ans », souligne Jean-François Le Corre. Mais, ajoute-t-il aussitôt, « étrangement, Rennes qui concentre l'essentiel des acteurs de l'audiovisuel en Bretagne, n'a toujours pas de politique clairement identifiée dans ce secteur sur le plan économique et culturel. Il y a un problème de lisibilité de la politique rennaise en direction du cinéma ». La critique est sévère et mérite d'être approfondie. À ses yeux, la capitale régionale cultive en effet les paradoxes,

en particulier dans deux domaines essentiels : la formation et les lieux de tournages.

Pas d'école dédiée

La formation, pour commencer. « Rennes présente une spécificité notable : alors que dans de nombreux territoires, on peut noter une dynamique et une créativité liée à l'existence d'une école de réalisateurs, il n'en existe pas ici », constate Jean-François Le Corre. Et de citer, dans le secteur de l'animation, l'école emblématique de la Poudrière à Valence. Reconnu à l'international, ce vivier de talents est né sous l'impulsion de Folimage, une société installée dans la Cartoucherie de Bourg-les-Valence, dans la Drôme. Depuis, l'initiative a fait tâche d'huile et elle a suscité l'arrivée d'autres entreprises. « Sans talents, nous ne sommes rien ! Or à Rennes, il n'y a pas d'école d'animation. Il existe une formation universitaire en arts du spectacle, à Rennes 2, une école privée plutôt orientée vers les techniques audiovisuelles, l'ESRA, on trouve aussi des professionnels issus des Beaux-Arts.

C'est un paradoxe rennais : ici, nous avons réussi à bâtir une spécificité et assurer une forme de transmission du savoir, via les entreprises et les créateurs », explique Jean-François Le Corre. Il cite à cet égard l'aventure fondatrice initiée en 1994 par Lazennec Bretagne et la société portugaise Filmografo. Ensemble, ces deux structures privées ont créé un programme de formation professionnelle de 9 mois, avec le soutien de la région Bretagne, du Centre national du cinéma et de l'image animée et du projet européen Cartoon. « Il y avait douze jeunes professionnels en formation, six Français et six Portugais, qui ont eu à cœur de transmettre à leur tour ». Laurent Gorgiard faisait partie de l'aventure. Le réalisateur de l'inoubliable court-métrage *L'homme aux bras ballants*, disparu brutalement en 2003 à l'âge de 38 ans, avait eu à cœur de transmettre cette compétence technique à ses camarades des Beaux-Arts. Jean-François Le Corre produisait à l'époque l'un de ses projets, et dans la bande, on pouvait croiser le réalisateur Bruno Collet et le décorateur Jean-Marc Ogier. « Je n'ai jamais oublié cette leçon. Vivement Lundi ! doit beaucoup à ce compagnonnage. Désormais, j'essaie à mon tour de pratiquer cette transmission des savoirs dans le cadre de l'entreprise ». Pour constituer ses équipes de production, le patron de Vivement Lundi ! privilégie les recrutements de Rennais, issus d'une formation universitaire et majoritairement de Rennes 2, « des gens qui n'avaient pas de formation spécifique à la production et qu'on a formé en interne. Ce sont des profils polyvalents, avec une réelle capacité d'adaptation ». C'est donc très naturellement que sa société sera partenaire du nouveau Master Pro en préparation à l'Université Rennes 2 (voir pages 27).

Absence d'événement national

Autre paradoxe : l'absence à Rennes d'un événement d'envergure nationale autour du cinéma et de l'image animée, à l'heure où Clermont-Ferrand rayonne à travers son festival du court-métrage, Annecy avec le film d'animation, Angers et ses Premiers plans pour les premiers films européens... « Je fonctionne par comparaison : je vois depuis dix ans des territoires qui ont mis en place des événements liés à l'image, mais rien à Rennes ! Pourtant, la ville aurait pu très légitimement accueillir un événement comme le Forum Blanc, organisé autour du trans et cross média, et qui se déroule à la mi-janvier au Grand-Bornand en région Rhone-Alpes », regrette Jean-

François Le Corre. Il y a eu, sans doute, des occasions manquées. Qui se souvient que la deuxième édition du Cartoon Forum (le marché européen des programmes d'animation pour la télévision) avait eu lieu à Saint-Malo en octobre 1991 ? « Depuis trois ans, crise économique aidant, le Cartoon Forum s'est sédentarisé à Toulouse. Or Toulouse a un secteur de l'animation qui ressemble à celui de Rennes. Les collectivités locales ont souhaité l'accueillir pour soutenir celui-ci. Je reste persuadé que Rennes, cité éducative, de la transmission des savoirs, qui a abrité le grand salon européen de l'éducation Scola à la fin des années 80, aurait vocation à organiser un événement autour des nouvelles images et des contenus numériques pour l'éducation », affirme le producteur, qui observe avec attention la récente labellisation de la métropole rennaise par la French Tech dans le domaine du numérique, avec un soutien clairement affiché en direction des contenus audiovisuels.

Pas de plateaux de tournages mutualisés

Troisième motif d'étonnement, selon le professionnel rennais : l'absence de lieu de tournage organisé à Rennes, dans un site mutualisé et facilement accessible. « Nous sommes une entreprise de centre-ville depuis 15 ans

Jean-François Le Corre, directeur de la société de production rennaise Vivement Lundi !.





De gauche à droite :

L'homme aux bras ballants
de Laurent Gorgiard, 1997.

La maison de poussière de
Jean-Claude Rozec, 2013.

mais nous avons besoin d'un plateau de tournage pour l'animation de marionnettes, de bureaux de production et de salles informatiques pour l'animation numérique. Nous aimerions rester à Rennes, mais s'il est assez facile d'y trouver des bureaux classiques, pour des plateaux de tournage, c'est beaucoup plus compliqué ! », déplore-t-il. Le cahier des charges semble pourtant clair : un espace mutualisé de 1000 m², en centre-ville, facilement accessible par les transports en commun depuis la gare. D'autres métropoles ont profité de la réhabilitation d'anciennes friches industrielles pour se doter de tels équipements, souvent installés dans des bâtiments emblématiques, comme la Cartoucherie à Valence ou le studio du Fresnoy dans le Nord. Du côté de Rennes Métropole, on reconnaît que le sujet est à l'étude et que plusieurs hypothèses sont envisagées, dans le cadre d'EuroRennes ou le long de la future ligne de métro, par exemple.

Moisson de distinctions

Mais ce constat en demi-teinte ne doit pas faire oublier les vrais succès enregistrés à Rennes ces dernières années. Succès qui ont d'ailleurs tendance à s'amplifier récemment. Jean-François Le Corre en veut pour preuve la moisson de distinctions décernées aux producteurs locaux depuis quelques mois. Il cite ainsi le prix spécial du Public du Festival international d'animation d'Annecy remis en juin 2014 à *La petite casserole d'Anatole*, réalisé par Éric Montchaud et produit par JPL Films. « En 1998, c'était *L'homme aux bras ballants*, de Laurent Gorgiard,

qui était primé dans cette manifestation prestigieuse. Entre ces deux dates, JPL films et Vivement Lundi ! ont raflé des prix dans les plus grandes manifestations internationales. Mais au-delà, c'est surtout la constance de la présence de nos sociétés dans ces compétitions qui doit être saluée. Ce qu'on a réussi à faire à Rennes, c'est évoluer en permanence dans la qualité du travail, grâce à l'expérience des producteurs, des réalisateurs, des équipes techniques, épaulés par une politique régionale qui permet de développer des projets, avec des aides à l'écriture et au développement et à la production », tient à souligner le patron de Vivement Lundi ! Et de noter avec satisfaction un indicateur de cette attraction rennaise : l'arrivée de jeunes créateurs qui viennent s'installer à Rennes, séduits par l'écosystème local. Parmi eux, on peut citer notamment Agnès Lecreux, 26 ans, la créatrice de *Dimitri*, une série produite par Vivement Lundi ! diffusée sur France 5 en 2014, ou encore Paul Cabon, le réalisateur de *Tempête sur anorak*, qui fait partie des courts métrages sélectionnés au Sundance Film Festival 2015, et qui a posé ses valises dans la capitale bretonne après être passé par l'école de la Poudrière de Valence.

Faudrait-il, dans ce contexte, prévoir un accueil spécifique pour ces jeunes talents dans la métropole rennaise ? Jean-François Le Corre en rêve. « La cité internationale pour les jeunes chercheurs est en construction boulevard de la Liberté. Pourrait-elle aussi accueillir de jeunes réalisateurs, pour qui le coût des loyers rennais peut être un frein à l'installation ? », s'interroge-t-il, évoquant « des



problématiques identiques à celles d'une entreprise qui accueille des jeunes chercheurs ». À ce stade, rien n'est encore n'est figé et le dialogue se poursuit avec la direction de l'économie de Rennes Métropole.

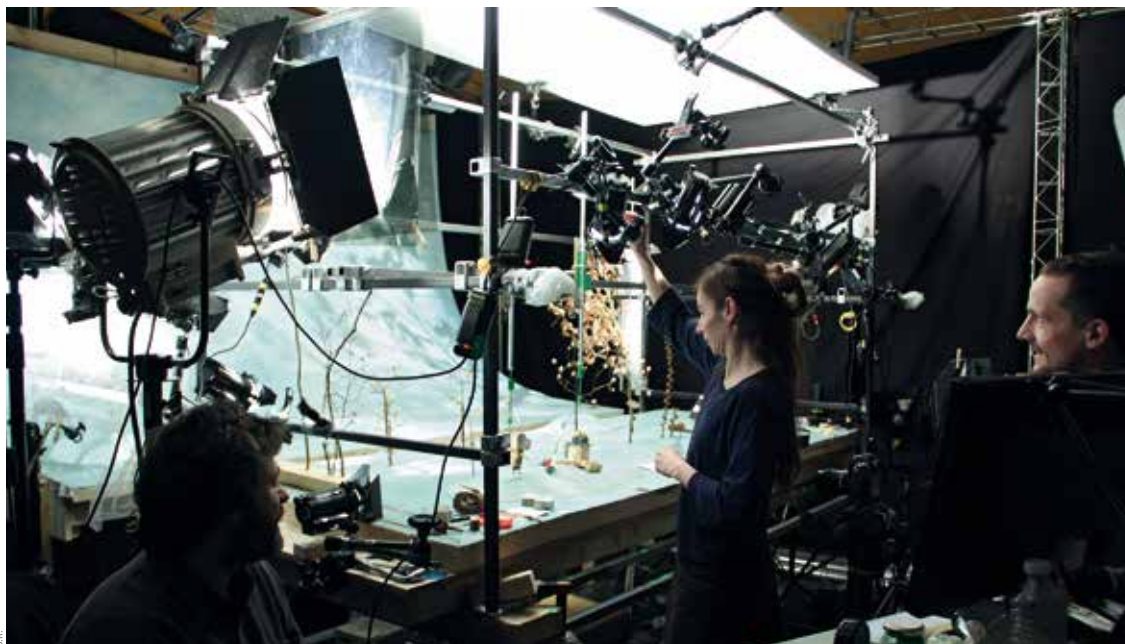
Plus que tout, le producteur aimerait que l'animation occupe enfin une place à sa mesure dans la capitale bretonne. Il a d'ailleurs sa petite idée sur les raisons de cette

sous-représentation : « historiquement, la ville a toujours privilégié le spectacle vivant, et du coup elle a un peu oublié qu'il existe une autre forme de création, avec les images animées. C'est un pavé que je lance dans la mare de la culture rennaise, qui a sans doute moins prêté attention à ce secteur, mais qui gagnerait à le redécouvrir rapidement ». À bon entendeur... ■

De gauche à droite :

Tempête sur anorak de Paul Cabon, 2014.

La petite casserole d'Anatole, d'Éric Montchaud, 2014.



Tournage de *La petite casserole d'Anatole*, réalisé par Éric Montchaud. Prix spécial du Public du Festival international d'animation d'Annecy 2014.

ACCUEIL DES TOURNAGES

Tourner un film à Rennes, pas si simple !

RÉSUMÉ > *La mission Accueil des tournages en Bretagne, basée à Rennes et Brest, accompagne chaque année plus de deux cents projets cinématographiques qui envisagent un tournage en Bretagne. Le Finistère demeure la destination la plus prisée des cinéastes. Malgré son statut de capitale régionale, Rennes peine à tirer son épingle du jeu. Explications avec Catherine Delalande, responsable de la mission.*



TEXTE > **CHRISTINE BARBEDET**



CHRISTINE BARBEDET
est journaliste
et plasticienne.
Elle est membre du comité
de rédaction de *Place
Publique Rennes*.

Qui se souvient encore de la scène mythique des *Vikings* du réalisateur Richard Fleischer, avec Kirk Douglas, tournée au Fort-La-Latte au Cap Fréhel ? C'était en 1957 ! Depuis, les productions hollywoodiennes se font rares en Bretagne. « Nous avons bien failli accueillir récemment le réalisateur Tim Burton, mais son assistant a finalement renoncé à venir visiter les lieux que nous lui avons proposés lors de nos échanges par courriels », confie Catherine Delalande, la responsable d'Accueil des tournages en Bretagne (ATB). Venir tourner en Bretagne et a fortiori à Rennes est un pari loin d'être gagné. À peine 10 % des réalisateurs qui foulent la terre armoricaine sont étrangers. Ce choix est souvent le fruit d'un heureux hasard poussé par cette structure. « Il existe différentes modalités pour que les sociétés de production nous contactent », explique Catherine Delalande. « Il y a celles que nous démarchons pour vanter les mérites de la Bretagne. Il y a celles qui ne cherchent que la mer en décor, Bretagne ou pas, et à qui il faut proposer



Les réalisatrices aimeraient-elles la Bretagne ?

Sur les 13 longs-métrages tournés ou prévus en Bretagne en 2014, six sont le fruit de réalisatrices. Une année exceptionnelle ! Citons *Mémoire vive* de Pascale Breton ; *Les chaises musicales* de Marie Belhomme ; *Les désespérés* de Julia Kowalski ; *Taularde* de Audrey Estrougo ; *Et ta sœur !* de Marion Vernoux... A contrario, sur 25 courts-métrages, seulement 7 sont signés par des femmes. À signaler tout de même : six ans ont été nécessaires à Bénédicte Pagnot pour mener à bien son film *Les lendemains*, avec l'actrice rennaise Pauline Parigot, sorti en 2013.

“le décor” qui va les convaincre. Il y a celles, plus rares, qui n’envisagent pas de tourner ailleurs qu’en Bretagne. » À chaque cas de figure, une réponse personnalisée et gratuite est proposée, avec en filigrane la volonté de soutenir la filière cinématographique et audiovisuelle bretonne et de faire connaître les atouts du paysage et du patrimoine breton. En un mot : démontrer que la Bretagne a plus d’un tour dans son sac !

Des compétences réunies

Premier atout : les nombreux savoir-faire développés sur le territoire. Directeurs de casting, comédiens, décorateurs, costumiers, maquilleurs, ingénieurs du son, machinistes, électriciens... toutes les compétences sont réunies localement avec un listing de plus de 360 techniciens, de plus de 250 comédiens et plus de 330 figurants. « On pourrait citer, par exemple, Xavier Cholet, chef électricien du film *Samba* du réalisateur Éric Toledano, qui vit en Bretagne depuis toujours », explique Catherine

Tournage des *Chaises musicales*, de Marie Belhomme rue du Chapitre à Rennes.



Delalande qui n'a de cesse, avec ses deux collaboratrices, de lever les a priori pour inciter à l'embauche d'équipes bretonnes sur les tournages effectués dans la région. « L'industrie du cinéma est excessivement centralisée avec l'idée dans la profession que les « vrais professionnels », comédiens ou techniciens, sont forcément installés à Paris. Ce qui est loin d'être le cas. »

Deuxième atout de la Bretagne, et non des moindres, sa position géographique. La recherche d'un certain exotisme maritime fait toujours recette, avec en tête des destinations cinématographiques : le Finistère. Cet attrait n'est pas seulement paysager, mais peut-être aussi financier : « 50 % des tournages en Bretagne se font dans

ce département, en particulier pour les courts-métrages. En effet, le conseil général du Finistère soutient une dizaine de réalisations par an. » Toutefois, cette aide pourrait être abandonnée cette année, au grand dam des professionnels. Entre les territoires, la concurrence est rude. Le monde agricole est peu recherché et les vieilles pierres n'intéressent les réalisateurs que pour les films d'époque. Film France, la base de référence animée par les 41 bureaux d'accueil de tournage de l'Hexagone permet de localiser la perle rare, près de 20 600 décors potentiels sont recensés en France (www.filmfrance.net).

Saint-Malo, sa flotte, et Rennes, sa prison !

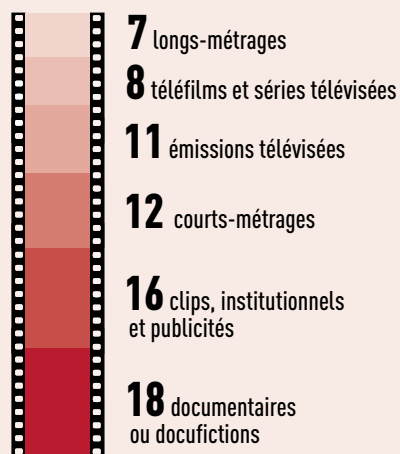
Sur cette base nationale consultable via Internet, une sélection de 430 décors est référencée en Bretagne, dont 130 en Ile-et-Vilaine. Dans la liste officielle, on retrouve les fleurons patrimoniaux des Marches de Bretagne, le Fort National de Saint-Malo, l'architecture balnéaire de Dinard, des demeures d'anciens parlementaires dans le bassin rennais... Plus originale, la flotte de bateaux amarrée à Saint-Malo : *Le Renard*, ce cotre à huniers, *La Cancalaise*, bisquine construite en 1987, *L'Étoile du Roy*, réplique d'une frégate corsaire de 1745... À Rennes, sont répertoriés l'Hôtel de Ville, le Palais Saint-Georges, l'église et le cloître Saint-Melaine, l'aéroport, la Cité judiciaire, le Parlement de Bretagne, les cimetières, la piscine Saint-Georges, les ateliers de l'École régionale des Beaux-Arts, Le Vieux-Saint-Etienne et quelques appartements de particuliers... Le fleuron de cet abécédaire des sites remarquables est sans nul doute l'ancienne prison Jacques-Cartier : « C'est un décor unique en France », confirme Catherine Delalande. Malheureusement, il n'est pas très simple d'obtenir les autorisations du ministère de la Justice qui demande par ailleurs 6 000 euros pour une journée de tournage. Le film *Taularde*, réalisé par Audrey Estrougo et produit par Julie Gayet, y est en cours de tournage en ce début janvier 2015, avec Sophie Marceau dans le rôle principal.

Rennes un choix lié à l'histoire des réalisateurs

C'est bien souvent l'opportunité d'un décor spécifique qui détermine le lieu de tournage. Tel est le cas du film *En équilibre* de Denis Dercourt. « Il cherchait une ferme équestre pour tourner l'histoire d'un cascadeur

CHIFFRES CLÉS

72 films accompagnés en 2013



Origine des producteurs en 2013



Accueil des tournages en Bretagne, mode d'emploi

Accueil des tournages en Bretagne (ATB) est une mission d'aménagement culturel et de développement économique proposée et financée par la Région Bretagne.

Au service des productions, quels que soient leurs domaines (fiction, documentaire, animation, reportage, publicité...) ou leurs origines géographiques, ce service d'accueil apporte dès les premières étapes de pré-production un soutien logistique personnalisé et gratuit aux projets qui envisagent de tourner en Bretagne. Le bureau d'accueil fait l'interface entre la région et les porteurs de projets. Cette mission a aussi pour vocation de favoriser le développement de la filière cinématographique et audiovisuelle sur le territoire.

Accueil des tournages en Bretagne est membre du réseau Film France, qui fédère 41 bureaux d'accueil. Les trois membres de l'équipe d'ATB sont salariées du Comité régional du tourisme, installé à Rennes. L'une d'entre elles est basée à Brest.



équestre, victime d'un accident. Après avoir mené des recherches dans toute la France, ils l'ont trouvée dans le pays malouin. Ils en ont profité pour faire des prises de vue à Saint-Malo et en bordure de la Rance », raconte Catherine Delalande. Plus rarement, le scénario est déterminant : par exemple, Pascale Breton n'envisageait pas de tourner *Mémoire vive* ailleurs qu'à l'Université de Rennes 2, car le scénario était écrit autour du lieu de ses études rennaises. Même cas de figure pour la réalisatrice Marie Belhomme qui a choisi Rennes pour le tournage du film *Les chaises musicales* avec Isabelle Carré. « Trouver les appartements qu'elle voulait n'a pas été simple ! » Et Catherine Delalande de rappeler qu'un tournage à mettre en œuvre dans une ville est souvent complexe : « Il faut des arrêtés, prévoir le stationnement, les déplacements, le gardiennage... Il y a des villes où c'est plus facile que d'autres. À Rennes, notre interlocuteur dépend de la Direction de la Culture.

Très sollicité sur l'événementiel, il n'est pas toujours suffisamment disponible. » Catherine Delalande a organisé une rencontre entre une dizaine de régisseurs et Benoît Careil, l'élu rennais à la Culture, afin d'améliorer les conditions d'accueil. Elle est convaincue de l'impact des tournages sur l'image de la ville dans la perspective du projet touristique Destination Rennes : « Concarneau, par exemple, qui a fait l'objet d'un téléfilm allemand, a vu augmenter de façon non négligeable le nombre de touristes venus d'Allemagne ». Tel fut aussi le cas pour Locronan, suite à la diffusion d'un téléfilm de neuf épisodes réalisé par Toshi Asanuma pour la chaîne japonaise NHK, avec pour cadre la petite cité de caractère finistérienne. Suite à de nombreuses publications au Japon, l'office de tourisme a aussi enregistré une hausse de la fréquentation nipponne l'année dernière. Un exemple à suivre, pour doper le rayonnement des villes par la magie du 7^e art ! ■

Tournage de *Qui vive*, de Marianne Tardieu, en 2013 dans le parc du Thabor.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

À Rennes 2, les étudiants planchent sur le 7^e art

RÉSUMÉ > L'université Rennes 2 propose une formation dédiée à la culture cinématographique et l'analyse de films, au sein du département Arts du spectacle. La filière « études cinématographiques » accueille plus de 350 étudiants, de la deuxième année de licence au doctorat. Et en 2015 sera créé un master pro, très attendu par les professionnels du secteur. Revue de détail de ces formations « générales » et « professionnelles », par trois enseignants-chercheurs de Rennes 2.



ANALYSE > **ROXANE HAMERY, PATRICK LE GOFF
ET ÉRIC THOUVENEL**

L'université Rennes 2 propose une formation en Arts du spectacle en trois, cinq ou huit ans, validée par l'obtention de diplômes de Licence, Master et Doctorat (LMD). Après une première année de Licence « bidisciplinaire » (théâtre/cinéma) qui permet aux nouveaux bacheliers d'acquérir les bases nécessaires à leurs études et d'affiner leur projet professionnel, les étudiants s'orientent en deuxième année vers l'une ou l'autre des disciplines, qui constituent des parcours distincts jusqu'au doctorat.

Si des cours optionnels de cinéma étaient apparus dès l'année 1969 à l'université Rennes 2, dans le cadre de la Licence de Lettres, ce n'est que dix ans plus tard qu'ils se sont réellement développés, sous l'impulsion décisive de Jean-Pierre Berthomé, alors chargé de cours, qui lança des enseignements d'analyse de films et une option au sein du département des Arts plastiques. Devenu Maître de conférences en études cinémato-

ROXANE HAMERY, PATRICK LE GOFF ET ÉRIC THOUVENEL enseignent le cinéma et l'audiovisuel au sein du département Arts du spectacle de l'université Rennes 2.



RICHARD VOLANTE

graphiques en 1983, puis Professeur des Universités en 1992, il contribua progressivement à multiplier ces enseignements dans divers départements de l'université – notamment les Lettres, et les Arts plastiques auquel il était rattaché –, dans la perspective de fondation d'un cursus spécifique qui verra le jour à la rentrée 1995, avec la création du département des Arts du spectacle, réunissant des enseignants et enseignants-chercheurs en cinéma et en théâtre. Avec le temps, la filière « études cinématographiques » de notre département prendra de l'ampleur, et compte aujourd'hui une équipe de trois professeurs et cinq maîtres de conférences en études cinématographiques, un PRAG (professeur agrégé), deux professionnels associés et de nombreux chargés de cours, étudiants en doctorat (parfois même en Master) ou intervenants extérieurs. Les effectifs étudiants, d'abord limités à 60 personnes par année (théâtre et cinéma confondus) recrutées sur entretien, ont rapidement et réguliè-

ment augmentés, suite à l'ouverture hors de l'Académie de Rennes au début de la décennie précédente. Ainsi, à la rentrée 2012, notre département comptait près de 600 étudiants inscrits en première année de Licence, chiffre qui s'est aujourd'hui stabilisé autour de 450. En deuxième et troisième années, les étudiants de cinéma sont entre 120 et 150, une soixantaine en Master et une quinzaine en doctorat.

Fonctionnement de la formation

La formation est dite « générale » (à la différence des Licences professionnelles, qui forment à des métiers très spécifiques) et vise avant tout à doter nos étudiants de bases solides et diversifiées dans les domaines de l'histoire, de la théorie, de l'esthétique, de l'analyse, de l'économie et du droit du cinéma et de l'audiovisuel. Des compétences qui seront nécessaires à leurs parcours, quel que soit le secteur d'activité auquel ils se

Une soirée de projections
au Tambour.



Cours d'Eric Thouvenel
à Rennes 2.



RICHARD VOLANTE

destinent, mais aussi à la poursuite ultérieure de travaux de recherche, en Master ou en thèse particulièrement. L'activité de recherche, florissante à Rennes 2 depuis quelques années dans le domaine des Arts, est d'ailleurs souvent l'occasion d'une spécialisation que les étudiants mettent à profit pour approfondir leurs connaissances sur des sujets spécifiques qui leur apportent des atouts très personnels, une fois arrivés sur le marché du travail. Mais l'obtention du diplôme de Licence, au terme de trois ans, permet plus largement de candidater à toutes les formations nationales de type Master professionnel, en fonction du projet des étudiants.

Depuis une vingtaine d'années, le parcours professionnel des étudiants sortis de notre filière montre en effet qu'ils trouvent à s'insérer dans les domaines de la médiation culturelle et des professions associées (programmation, gestion d'équipements culturels dépendant des collectivités ou des associations), de la production et de la création audiovisuelle et multimédia, de la presse culturelle, de l'enseignement et de la formation. Le cursus constitue aussi une préparation de fait aux concours très sélectifs des écoles supérieures professionnelles

(Femis, Louis-Lumière...), que certains de nos étudiants ont pu rejoindre avec succès. Et chaque année, les liens solides que nous avons tissés avec le secteur professionnel

ANTONIN ALLOGGIO, RÉALISATEUR

Titulaire d'un Master, Antonin Alloggio est réalisateur depuis la fin de ses études en 2011. Sans passer par « la case Paris », il est parvenu à développer son activité dans la région grâce aux nombreux contacts pris lors de ces années d'études : « C'est en étant à la fac que j'ai pu m'investir dans le bénévolat associatif et dans les stages. J'ai pu observer le fonctionnement de l'audiovisuel professionnel à Rennes, apprendre plein de trucs et faire des contacts. » Pour lui aussi, l'apprentissage de la recherche a constitué une étape importante de maturation des idées : « La rédaction du mémoire a été un excellent exercice. Pour organiser sa pensée, structurer ses idées, développer, argumenter, "convaincre". »

leur permettent de mettre le pied à l'étrier en effectuant des stages (dans des sociétés de production ou des festivals notamment) qui constituent aussi un « vivier » important pour nos différents partenaires.

La filière cinéma et le monde professionnel

L'organisation de cette formation encourage aussi fortement l'établissement de passerelles entre les enseignements théoriques et pratiques. C'est pourquoi nous avons toujours souhaité que notre équipe pédagogique soit renforcée par l'expérience et le savoir-faire de professionnels qui encadrent les ateliers de deuxième et troisième années de Licence. Ces ateliers, complémentaires des cours théoriques, constituent une première approche des réalités concrètes des métiers du cinéma et de l'audiovisuel (production, distribution et exploitation de films, animation culturelle, écriture scénaristique et critique). Dès ses origines en effet, la filière s'est inventée et constituée en étroite relation avec le monde professionnel. Dans la nouvelle et petite équipe constituée dans les années 1990 par Jean-Pierre Berthomé, on trouvait déjà un réalisateur et producteur de films d'animation bien connu dans la région, Jean-Pierre Lemouland, mais aussi une figure emblématique et assez unique en France, Alain Bergala, à la fois enseignant-chercheur et réalisateur de documentaires et de fictions. Il y avait là, d'emblée, une volonté de ne pas cloisonner enseignements théoriques et pratiques, en cherchant à inventer des ponts, voire des enseignements hybrides permettant de penser la pratique et la théorie de façon concomitante. C'est dans cet esprit qu'a été créé, en 2008, un cours intitulé « Pratiques et théorie », trait d'union solide entre deux types d'enseignements d'ordinaire séparés, et parfois même étrangers l'un à l'autre.

Diversité et éclectisme

De nombreux professionnels ont ainsi été invités à travailler avec nos étudiants, et en citer quelques-uns permet de mieux se représenter l'éclectisme et la diversité qui sont au cœur de cette démarche, car il nous semble qu'il convient de parler de tous les métiers, exercés aussi bien en région qu'à l'échelle nationale ou internationale : Rabah Ameur-Zaïmeche, Philippe Baron, Stéphane Brizé, Bruno Collet, Émilie Deleuze, Xavier Durringer, Corto Fajal, Henri-François Imbert, Rada Jaganathen,

Yves Lavandier, Jean-François Le Corre, Denis Le Pavin, Chantal Le Sauze, Gwenn Liguët, Yvon Marciano, Vincent Melcion, Henry Puizillout, Fabrice Richard, Frédéric Sojcher, Matthieu Vade pied, Charlie Van Damme, Jean-Pierre Ruh ou Élodie Sonnefraud, pour ne citer qu'eux. Ces professionnels ont été évidemment à l'origine de quelques vocations... Ainsi, certains étudiants reviennent aujourd'hui au sein du département, mais en tant qu'intervenants : Céline Dréan, Joran Le Corre, Frédéric Prémel ou Roselyne Quémener, par exemple.

C'est donc assez naturellement que nous avons complété notre formation générale par des formations dites « professionnelles », dont la nature et l'objectif sont de tisser des liens encore plus serrés entre théorie et pratique, puisqu'elles visent à l'insertion immédiatement après l'obtention du diplôme. La licence professionnelle CIAN (Convergence Internet Audiovisuel Numérique) a d'abord vu le jour il y a un peu plus de dix ans, sous l'impulsion de Patrice Roturier, devenu depuis vice-président en charge du numérique de l'Université européenne de Bretagne (UEB). Il s'agit de préparer et de former les étudiants aux nouvelles pratiques induites par l'irruption massive du numérique dans le monde de l'audiovisuel. Au niveau des contenus bien entendu, mais aussi de la forme même de l'enseignement, puisque nous y pratiquons depuis le début l'enseignement à distance et la production de ressources en ligne.



PASCALINE BONNET, ASSISTANTE DE PRODUCTION

Pascaline Bonnet est assistante de production pour l'émission *La Dispute* d'Arnaud Laporte, sur France Culture. La rédaction d'un mémoire de recherche mené en deux ans dans le cadre du Master lui a permis de développer des connaissances et compétences singulières qui ont facilité son insertion professionnelle : « J'ai accédé à cet emploi grâce à un stage préliminaire de six mois au sein de cette même émission, que j'ai effectué d'août 2012 à février 2013. J'ai ensuite écumé les remplacements pour divers hebdomadaires musicaux. Je suis actuellement en CDD, à temps plein depuis la fin du mois d'août. J'ai pu obtenir ce stage grâce, en partie, au sujet de mon mémoire qui portait sur l'émission de radio *La Tribune de Paris*, émission qui traitait de cinéma entre 1946 et 1954. *La Dispute* étant une émission de critique et d'actualité culturelle, avec une soirée cinéma le mardi, ils ont retenu ma candidature grâce à la formation que j'ai eue mais aussi par le fait que je venais de Rennes et non de Paris. »



RICHARD VOLANTE

Un master pro en septembre

Nous ouvrons enfin, à la rentrée 2015, un Master professionnel dédié aux métiers de l'édition et de la valorisation numériques du cinéma, qui se propose de former les étudiants aux nouveaux types de productions audiovisuelles : compléments en ligne des films, valorisation du patrimoine, webdocumentaire, dispositifs transmedia, serious game, etc., et aux nouvelles façons de les financer ou de les consulter (crowdfunding, microfinance, P2P...). Ces deux formations professionnelles reposent sur des partenariats forts avec des entreprises ou des institutions locales et nationales (Radio France, INA, Vivement Lundi !, Technicolor, Cinémathèque de Bretagne...).

Vingt ans après sa création, la filière cinéma du département des Arts du Spectacle s'inscrit donc pleinement, en tant que structure de formation et de recherche, dans le paysage professionnel actuel ou en devenir. Les nombreux étudiants qui en sont issus deviendront – quand ils ne le sont pas déjà – des acteurs importants du secteur cinématographique et audiovisuel, à Rennes et dans la région bien sûr, mais aussi au-delà. Et c'est avec un grand plaisir que nous les retrouvons parfois, pour travailler avec eux à la formation des générations suivantes ou simplement les entendre nous parler de ce qu'ils sont devenus, dans ou hors du cinéma... ■

THIPHAIN Rault, ICONOGRAPHE

Thiphaine Rault est iconographe, chargée de la diffusion du fonds photographique du ministère de l'Agriculture. Ses études de Licence en Arts du spectacle lui ont d'abord permis de définir son projet professionnel avant de rejoindre le Master Gestion de patrimoines audiovisuels et numériques, proposé par l'INA à Paris : « Ma formation en Arts du spectacle à Rennes m'a avant tout permis d'acquérir une culture cinématographique très solide qui a été déterminante dans le choix des stages que j'ai effectués pendant mes études, et ces stages ont tous débouché sur des contrats de travail. C'est une formation polyvalente qui permet finalement de s'ouvrir à différents domaines (recherche, archives, programmation, action culturelle, réalisation...). » Puis, sa formation de Master à Paris lui a permis de trouver cet emploi, grâce à un stage de fin d'études : « J'ai effectué mon stage de fin d'études à la Cinémathèque du ministère, et avais des contacts réguliers avec l'iconographe et l'équipe de photographes. Le poste m'a été proposé trois ans plus tard, au moment du départ à la retraite de deux agents. »

CINÉ-CLUB

À Villejean, le Tambour fait résonner le cœur des cinéphiles

Tous les mercredis, un scénario identique se déroule à la sortie du métro Villejean-Université : un peu avant 18 heures et 20 h 30, des groupes de cinéphiles – essentiellement des étudiants, mais pas seulement – se pressent pour découvrir la programmation éclectique du ciné-club Le Tambour. Elle est assurée par un groupe de douze étudiants de Licence 3 Arts du spectacle de Rennes 2, au rythme annuel de 24 soirées, soit 48 séances. Les tarifs ? Imbattables ! 5 euros seulement donnent accès à deux mois de programmation, soit jusqu'à 12 séances. Inauguré en 1997, cet auditorium de 250 places s'est fait un nom dans la vie culturelle rennaise, en se spécialisant dans la projection de films rares ou anciens, rarement programmés ailleurs. Démarche pédagogique oblige, les spectateurs se voient remettre à l'entrée un petit texte d'accompagnement présentant l'œuvre projetée, rédigé par un étudiant de l'association Scèn'art. Il arrive également que des débats et des tables rondes prolongent la soirée. Le fait que la programmation soit assurée depuis cinq ans par des enseignants, puis depuis cette année par les étudiants eux-mêmes – elle était auparavant réalisée par l'association Clair-Obscur – donne une dimension nouvelle à la démarche, et ce travail est d'ailleurs pris en compte dans l'évaluation de leur cursus universitaire. Autre nouveauté : depuis 2013, le ciné-club est affilié à la fédération Interfilm, ce qui lui permet d'accéder à un important catalogue de films.

Soirées à thème

Chaque soirée du mercredi est placée sous le signe d'une thématique précise : genre cinématographique, pays, cinéaste... Plusieurs d'entre elles font l'objet d'un partenariat avec d'autres associations culturelles locales. « Grâce au Tambour, j'ai découvert des films que je n'aurai jamais eu l'idée d'aller voir en salle », confie un étudiant habitué des lieux. Certaines séances font le plein : programmée en octobre dernier, le chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock, *Vertigo*, s'est joué à guichets fermés et les organisateurs



ont dû refuser du monde ! « La double séance est très intéressante pour marier les genres et expliquer les liens entre des œuvres », précise Éric Thouvenel, enseignant en cinéma à Rennes 2 qui accompagne la démarche. « Chaque séance accueille au minimum 50 spectateurs, et la moyenne s'établit entre 100 et 150 selon l'affiche », indique-t-il. Un vrai succès qui s'inscrit dans la durée, en témoigne le nombre de cinéphiles qui, chaque mercredi, font désormais un détour par le Tambour. **X.D.**

Programmation : www.univ-rennes2.fr/service-culturel/cinema



ARVOR, CINÉ TNB

Les frères Fretel, parrains rennais de l'Art et Essai

RÉSUMÉ > *Patrick et Jacques Fretel ne cultivent pas qu'une ressemblance physique saisissante. Les deux frères règnent – sans partage, selon certains – depuis trente cinq ans sur le cinéma d'Art et Essai rennais, à l'Arvor et au Ciné TNB. Leur itinéraire personnel éclaire le lien singulier qu'ils entretiennent avec le 7^e art, nourri tout à la fois de l'héritage des patronages catholiques et de la fronde gauchiste d'après Mai-68.*

Rencontre avec deux figures incontournables, mais parfois contestées, du cinéma local.



ANALYSE > **GILLES CERVERA**

Rencontrer Patrick et Jacques Fretel, au départ, c'est d'autant plus complexe qu'on se demande sans cesse lequel de ces deux Dupont porte un D et l'autre un T ! Petit à petit, la différence se fait avec précision, l'un n'est pas l'autre même si les deux sont « passeurs ». Passion de passeurs, telle serait notre entame.

L'enthousiasme chez les jumeaux se joue double, voire triple : passion du cinéma, passion de l'œuvre, passion de ville et d'Europe. C'est entre ces deux frangins que ça se passe et entre les milliers de Rennais qui, un jour ou plutôt un soir, depuis plus de quarante ans, ont fait le détour par l'Arvor, rue Saint Héliar au début puis rue d'Antrain aujourd'hui. En attendant 2019, où l'Art et Essai prendra ses quartiers dans l'îlot Féval du futur EuroRennes.

Le cinéma Arvor, c'est d'abord une exception rennaise. Bretonne aussi grâce au réseau serré des patronages catholiques, les fameux « patros » dont la plupart des salles sont issues : « le tissu a fondu mais il reste exceptionnel », souligne Jacques Fretel, le programmeur.

—
Ci-contre, Jacques
et Patrick Fretel.



GILLES CERVERA
est psychothérapeute
et formateur. Il est membre
du comité de rédaction
de Place Publique Rennes.



« Peu de kilomètres à parcourir par chaque spectateur breton entre sa maison et son ciné », reprend Patrick, le Président Directeur Bénévole (PDB). Déplaçons-nous hors de Bretagne, cette exception saute aux yeux. Mais qu'est ce qui fait donc qu'à Rennes *Les jours heureux*, le documentaire de Gilles Perret sur le programme du CNR, a tenu cinq mois ? Et *Alabama Monroe* quatre mois et demi à l'affiche ! Ou *Sugar man*, autre docu qui va rester des semaines ? « Ce sont des miracles », lâche Jacques Fretel. Miracle, vieux mot tiré de l'antique, peut-être issu de son archevêché ! Ou alors quelque chose à chercher plutôt du côté d'une complexité locale, voire d'un tropisme rennais ?

Exigence cinéophile

À savoir : une ville universitaire au public renouvelé à chaque rentrée. Une ville où le sillon associatif a été labouré depuis 1905 par les paroisses et leurs clercs autant que par les tenants laïcs de l'éducation populaire. Bref, une ville où la citoyenneté n'est pas un plat qui se mange froid, serait-ce l'ingrédient ? Une ville aussi qui subit moins de plein fouet que d'autre la crise économique, conservant sa forte densité de cadres (et d'abonnés à Télérama !) ? Enfin une correspondance évidente, historique, cumulative entre une dynamique collective dont les Fretel seraient les catalyseurs, un appétit du politique, une ouverture sur le monde et l'engagement d'une municipalité au bon moment. Sans oublier, bien sûr, l'assiduité, le plaisir, l'exigence cinéophile d'un public. C'est ce dernier qui est « décisionnaire », rappelle Patrick Fretel. Et Jacques de plaider ici pour le cinéma en tant « qu'appel d'air », son frère pour ce qu'il nomme « un pôle de relation sociale, un lieu de rencontres » : lexique religieux, là encore !

Un début d'aventure

Les frères Fretel habitent en 1970 boulevard Léon Bourgeois. Originaires de Paris, le quartier rennais de Belleville est leur terrain de jeu quand mai 68 frappe à leur porte. Tout ado déjà, Patrick est président du Club de Jeunes de Belleville. Le vicaire de Saint-Hélier vient un jour le trouver et l'invite à rejoindre l'Association Arvor, loisirs et culture devenue en 1981 Arvor, cinéma et culture dont Patrick est devenu le Président ! Fixons encore ce temps du patro reconstruit, dommages de guerre obligent, en haut de Saint-Hélier

puisque La cigale, jouxtant L'économique, au carrefour du boulevard Laennec, avait été bombardée en 44. Jacques, quant à lui, anime avec passion le Ciné-Club du centre social de Belleville en même temps qu'il participe à celui de l'Auberge de jeunesse ou en initie un autre au Foyer des jeunes travailleurs de la Motte Baril. C'était le temps où les habitants de chaque quartier avaient leur ciné. C'était au temps où le dimanche était coupé en trois : communion le matin sous le clocher, poulet au four du midi et, l'après-midi, séance pour toutes les générations, régénérante !

On part donc de cette « présence très forte du clergé », de ces séances avec les actualités Gaumont ou Pathé, de plus en plus décalées au fur et à mesure que la télé rentrait dans les cuisines. Restent le craquement du panier de l'ouvreuse avec le bruit des esquimaux qu'on déballe et, ce grand moment où tout le quartier frémit, pleure ou rit, petits et grands, les yeux en forme de grand écran. Cinema Paradiso !

68 et ses effets collatéraux

Filons dans ce qui va s'avérer une kabbale, la kabbale, la grande affaire, le scandale de l'Arvor. Mai 68 et donc ses jets de pavé au beau milieu de la toile. Dans cette époque de « foisonnement » dit Patrick, viennent aux frères Fretel, plus échevelés à l'époque, et à tous leurs amis « l'envie de bousculer les choses, l'engagement militant » sur la base de l'internationalisme (naissance du CRIDEV¹), de la créativité (OSCR²), bref ce joli boucan de la belle utopie. C'est Jacques qui rappelle que le « cinéma est le plus grand véhicule culturel », celui qui « tire toujours par le haut ». C'est là qu'ils s'embarquent. Jacques encore qui a vu et voit avec autant de fièvre « ces nouveaux cinéastes qui réinventent des formes et des langages alors qu'on croit que tout a été fait. »

Tout démarre ainsi et ce serait injuste de contourner l'un des enracinements de l'école Fretel : Jean Sullivan³ et sa Chambre noire, installée au cinéma Le Français, rue Poullain-Duparc. Est-ce Jacques ou Patrick qui, n'ayant pas 21 ans, âge de la majorité avant 1974, dut faire valoir « une dispense parentale » pour s'ouvrir à cet « autre regard », cinéma parfois sulfureux, quelquefois sombre, toujours neuf ?

L'Arvor naît ainsi, enfant diocésain bien coiffé que décoiffe cette filiation directe de Sullivan : le procès en gauchisme peut commencer ! L'affaire va vite, rebon-

¹ Centre rennais d'information pour le développement et la solidarité entre les peuples, créé en 1974.

² Office social et culturel de Rennes.

³ Le prêtre Joseph Lemarchand (1913-1980), natif de Montauban de Bretagne, a écrit son oeuvre littéraire sous le pseudonyme de Jean Sullivan. Il animait le ciné-club La chambre noire, véritable institution rennaise des années 50.



dit, étonne, détonne sur fond de « première semaine en France (voire en Europe) du cinéma albanais », en 1976. Imaginons les valises diplomatiques qui traversent l'Europe avec les bobines ! Première aussi la « séance en langue arabe pour les travailleurs immigrés » ! Et la semaine chinoise ! Et le lecteur Mario Suarès qui anime le débat d'après-film, ou Milan Kundera dont les bruits de bottes ne lui provoquent pas que des acouphènes. Mais que se passe-t-il donc dans cette « ville feutrée » ? Le débat inouï sur *Les jours heureux* de Perret en 2013, a débuté bien avant sur les fonts baptismaux de l'Arvor !

Notons pour la petite histoire, car celle du cinéma réfléchit la grande, qu'une séance a subi « un arrêté préfectoral d'interdiction » pour un film sahraoui qui tombait trop mal, en même temps qu'un procès dont les enjeux politiques étaient à risques et un concert de Sardou ! Trop pour un seul soir rennais ! Le film fut « exposé » trois semaines après. En attendant, ce soir-là, un car de police garait devant l'Arvor ! C'est le terme en usage chez les Fretel, le film est une œuvre et une œuvre s'expose !

Une affaire nationale

La polémique bat son plein en 1980. L'association scissionne. Le 1^{er} janvier 1983, l'Arvor traverse la Vilaine et s'installe rue d'Antrain grâce à l'accompagnement décisif de Martial Gabillard au nom de la municipalité Hervé. Le cinéma Le Club est propriété de la Soredic dont Patrick Fretel est administrateur. Les murs sont mis en vente : trois millions de francs. Jack Lang est ministre, il s'implique aussi. L'affaire est devenue nationale. Un ciné militant pour des spectateurs militants. Militants pour le cinéma d'Art et Essai. « Une première » dans la République : l'État s'engage pour six cent mille francs et la ville devient propriétaire des murs loués à l'Arvor pour « un loyer modique ». Cet équivalent de subvention rentrant dans un cahier des charges précis où l'Arvor doit prouver et trouver son indépendance, gérer les locaux des sols aux plafonds. Il y aura jusqu'à ce jour quatre phases de transformation avec recours aux fonds propres (billetterie, recettes), subventions régionales ou départementales et emprunt.

C'est Patrick qui s'emploie à cette gestion rigoureuse, lui « le pragmatique » quand son frère Jacques s'enthousiasme d'« artistique ». Ainsi se découpent au final les deux frères. Leur complémentarité est indispensable, leur militance partagée et leur goût effréné du ciné.

CHIFFRES CLÉS ARVOR & CINÉ TNB

L'ARVOR 	Entre 110 000 et 120 000 entrées / an
2 salles 158 et 215 places	Une programmation 100% Art et Essai
CINÉ TNB 	Entre 95 000 et 110 000 entrées / an
2 salles Jovet (403 places) et Piccoli (92 places)	 4 à 6 films par semaine

Fil du rasoir

Trente-cinq ans et cinq renouvellements de conventions plus tard, la question qui se pose est posée par tous les spectateurs en file sous la pluie, le vent ou le plein soleil sur le trottoir de la rue d'Antrain. Épions deux dames qui bataillaient un dimanche soir dernier et entraient dans le débat. L'une déplorant que son amie la force à « venir voir *Mommy* ici tandis qu'il passait là-bas » ! L'une militait pour l'Arvor et convainquait difficilement son amie car, soulignait cette dernière : « Là-bas, on est quand même mieux assises ! » Les frères Fretel ne pouvaient pas leur répondre. Si c'avait été un mardi, Patrick n'aurait pas entendu depuis la caisse comme les trente-cinq bénévoles qui viennent en appui des neuf salariés. Pas de réponses des jumeaux bien que ces deux dames insistent pile sur ce que Patrick Fretel nomme « le fil du rasoir ». Comment développer l'entreprise marchande, culturellement fragile dans des locaux aussi contraints et avec des programmations désormais en concurrence complète : VO contre VO ! Les gros complexes ne jouent pas dans la même cour, l'enjeu est

de taille et d'échelle. Jacques le programmeur sent le poulx de ses salles, séance après séance, et jusqu'au lundi, quand il décide de sa semaine suivante, et ce « 365 jours sur 365 », il doit maintenir les équilibres entre le minuscule film à soutenir, promotion artistique pour quelques happy fews, et « les gros et moyens porteurs », ceux qui assurent la viabilité : Ken Loach, Almodovar, Woody Allen, Mike Leigh. Ces grands noms que l'Art et Essai a dégottés, défendus, montrés et remontrés et qui lui échappent, heureusement pour eux, et diffusent au-delà. La question de « la première exclusivité » se pose. « J'ai des discussions de marchands de tapis », lâche Jacques. Imagine-t-on ce qu'il y a dans cette chaîne dont le dernier maillon est un guichet avant l'écran, dernière étape, ça passe ou ça casse ? L'art de programmer, c'est à dire de faire « des choix dans le choix », c'est « de la dentelle ».

Direction EuroRennes

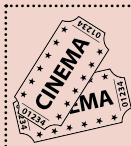
L'Arvor s'installera à EuroRennes, horizon 2019. Il sera doté de cinq salles et d'un vaste hall ! Finis les paquets compacts où les meilleurs amis ont du mal à se rapprocher malgré les centimètres qui les séparent ! Rêvons de ce grand espace propice aux cafés-cinés, aux débats

élargis, avec du temps et de l'espace. L'âme de l'Arvor sera sauve, garantie sans pop-corn ! Les quatre mille ou cinq mille personnes venant aux débats associatifs sans s'acquitter d'un ticket pourront doubler grâce à tous ces réseaux (politiques, associatifs, collectifs) qui continuent de faire vivre l'Arvor et comptent sur sa qualité.

Les Fretel abordent clairement la suite. Elle se fera sans eux, il y aura une gouvernance à renouveler, du bénévolat en soutien mais sûrement un directeur professionnel ! Tout devra changer sans que le ciné ne change, ces langues appliquées à toutes les versions du monde.

On arrive à la fin de notre entretien. Fretel T et Fretel D sont moins modérés, le contrôle est moindre car la fatigue a gagné ! Ils ne sont soudain plus si d'accord. Les frères se toisent, s'agacent, s'interrompent, l'un regrettant que ce nouvel Arvor arrive un peu tard, « après les belles et grandes années ». Vous reconnaîtrez le pragmatisme du gestionnaire, Patrick de dire que cela va se faire, « une prouesse en ces temps de vaches maigres », calculée au centime. Dans un lieu dur et durable, beau et doux, où des nouveaux cinéphiles découvriront le monde et les plus anciens s'ébahiront de le voir sur grand écran toujours recommencer. ■

PROJET EURORENNES



Objectif
250 000
entrées / an

5 salles sur deux étages



L'immeuble de l'lot Féval, dans le futur quartier EuroRennes, qui abritera un cinéma Art et Essai (ouverture prévue en 2019).

FILMS DE FICTION



ÉRIC GOUZANNET

« La ville compose un extraordinaire décor de cinéma »

RÉSUMÉ > *Éric Gouzannet a fondé l'association Clair-Obscur dans le quartier de Villejean à Rennes il y a 25 ans, afin de promouvoir le cinéma et l'audiovisuel auprès de tous les publics. Alors qu'il vient de quitter la direction de l'association à l'été 2014, il revient ici sur son parcours et les grandes étapes du festival Travelling initié par Clair-Obscur, et qui prépare sa 26^e édition en février 2015.*



PROPOS RECUEILLIS PAR > CATHERINE GUY



CATHERINE GUY est présidente de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de Rennes (IAUR). Elle est membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*.

PLACE PUBLIQUE : Vous avez créé l'association Clair-Obscur il y a 25 ans. Dans quel contexte, à l'époque ?

ÉRIC GOUZANNET : Clair-Obscur prend ses racines à l'Université Rennes 2, à Villejean, dans le contexte d'effervescence culturelle et décentralisatrice des années 80. C'est là que vont se croiser en 1987 un aficionado de cinéma, Hussam Hindi, animateur du ciné-club du département de Littérature, un étudiant de la toute jeune filière Information-Communication, Jean-François le Corre, et moi, qui suis à l'époque étudiant en Sociologie. La rencontre s'opère aussi avec Michel Guillou et René Jouquand, salariés de la Fédération des œuvres laïques (FOL) auprès de laquelle le ciné-club s'approvisionne en matériel de projection. C'est ainsi qu'on voit se côtoyer dès l'origine la dynamique de la formation universitaire et celle de l'éducation populaire.

Ci-contre, le public de Travelling 2014 lors d'une projection.





L'université commence donc à s'intéresser au cinéma ?

Du côté de l'université en effet, les pratiques évoluent : une personnalité marquante comme celle de Jean-Pierre Berthomé, qui enseigne le cinéma en Littérature et en Info-Com, enthousiasme ses auditeurs et initie des projets d'envergure, dont un colloque et une exposition sur les décors de cinéma. D'autres enseignants innovent radicalement en organisant des formations qui s'éloignent de l'académisme : c'est dans le cadre d'un projet culturel de ce type que je vais avoir la chance de participer à l'aventure de la Galerie d'Art et Essai et d'y exposer rien moins que le peintre Pierre Soulages !

Ces enseignants vont-ils réussir à faire école ?

Oui, et c'est même l'institution tout entière qui bouge en créant, sous la présidence de Jean-François Botrel (1983-1986), un service dédié à la culture. C'est ce dernier qui va soutenir les premiers pas de Clair-Obscur : s'appuyant sur le statut d'objecteur de conscience – qui a permis pendant une quinzaine d'années entre sa légalisation (1981) et la suppression du service militaire obligatoire (1995) aux jeunes hommes de l'utiliser comme opportunité de professionnalisation et d'emploi – le service culturel de Rennes 2 recrute en 1987 Benoît Careil, musicien et actuel maire-adjoint de Rennes chargé de la culture, Raymond Paulet, aujourd'hui conseiller technique au Théâtre National de Bretagne et moi-même : Rennes 2 apparaît clairement comme une pépinière de talents culturels. Une mission qui va s'épanouir, entre autres, à travers la création de Clair-Obscur...

Nous y voilà : l'association naît donc en 1988.

Oui, elle est créée dans la foulée des rencontres « Arts et cinéma » de 1987 à Quimper où l'équipe de la FOL m'invite, avec Hussam Hindi. Dès l'année suivante, nous nous associons à deux autres cinéphiles, Stéphane Rousel et un étudiant allemand, Markus Wannenwetsch pour créer Clair-Obscur, dont le nom renvoie à la fois à l'origine du cinéma et à l'expressionnisme allemand. Ce choix indique clairement une orientation vers le cinéma de fiction, à la différence d'autres initiatives de cinéma documentaire ou de cinéma d'animation qui se développent simultanément et qui sont souvent elles aussi issues de Rennes 2. Quant au projet de festival Travelling, il vient du constat que, outre Quimper, la Bretagne accueille déjà le festival de cinéma de Douarnenez, cen-

tré sur les minorités, celui de Dinard, dédié au cinéma britannique, ainsi qu'un festival de courts-métrages à Brest, mais encore rien à Rennes. Année après année, Travelling va s'essayer à combler ce manque...

Quel projet portait ce festival et comment a-t-il évolué ?

Parcourir une ville chaque année à l'occasion du festival, c'est l'idée originale de Travelling. Il est vrai que l'urbanisation de l'Europe et du Nouveau monde s'est réalisée de façon contemporaine à la naissance et au développement du cinéma et que la ville compose un extraordinaire décor de cinéma. Les transformations physiques et sociales d'une ville surgissent dans sa filmographie, soulignées par l'évolution matérielle et

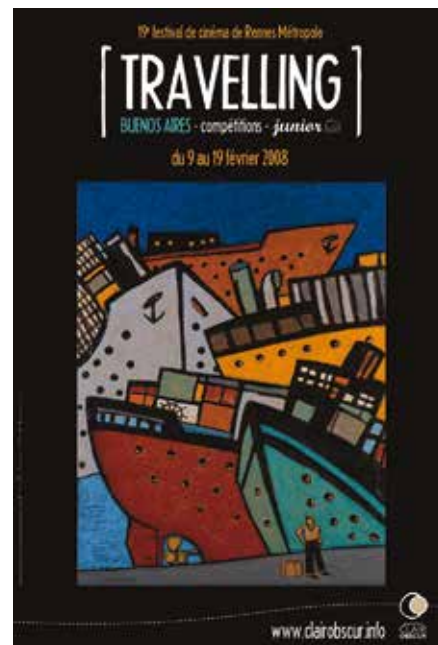
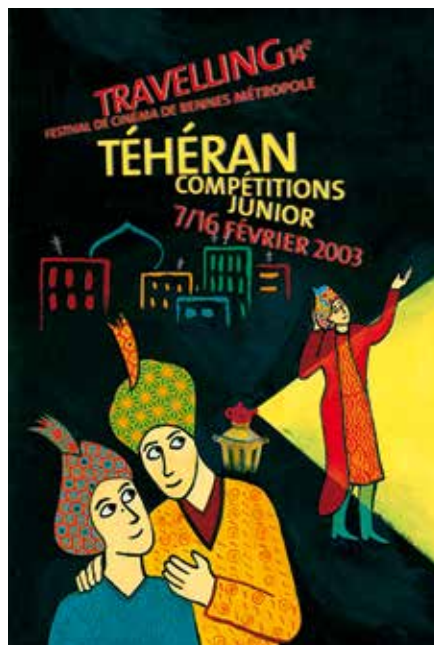
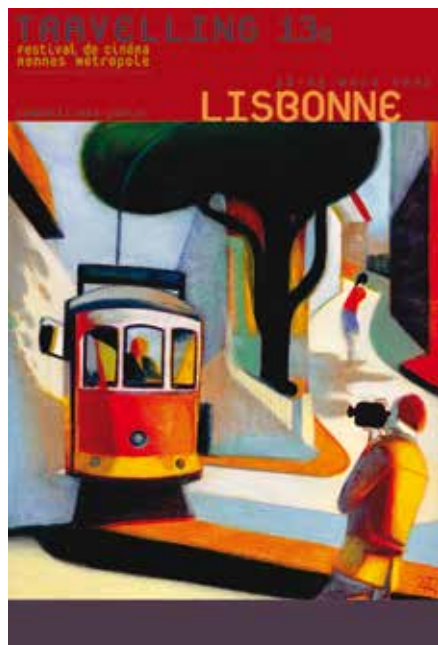
« Le festival Travelling veut faire voyager grâce au 7^e art et chercher l'altérité au détour des images. »

conceptuelle des images cinématographiques. Voyager grâce au 7^e art, mais surtout y chercher l'altérité au détour des images, ce projet s'explique aussi par la constitution du groupe initial de ses promoteurs : la rencontre d'étudiants désireux d'universaliser leurs savoirs comme de connaître et de respecter l'Autre : deux membres du groupe fondateur sont étrangers et les Bretons du groupe ont eux-mêmes voyagé.

Quelle est votre première destination ?

Pour ce voyage, la première édition de Travelling, en 1990, choisit Londres, parce que les relations déjà engagées lors du festival de Dinard ainsi que la proximité géographique permettent de réduire les coûts, et parce que cette période correspond à un renouveau du cinéma britannique. Et globalement, le choix annuel de la ville élue va constamment reposer sur un dosage de ces deux critères, entre faisabilité matérielle et financière et vitalité de la production cinématographique. Dès la première édition, le public est présent en nombre avec 12 000 spectateurs (dont 3 000 scolaires). En 1992,





c'est Rome qui est visitée, puis en 1993, Berlin. Cette édition assoit définitivement le festival, le TNB ayant mis à sa disposition la grande salle Jean Vilar, dont la fréquentation dope le nombre de spectateurs et d'événements qui lui sont liés (littéraires, photographiques, culinaires, etc.).

De quels soutiens avez-vous bénéficié pour installer Travelling dans la durée ?

Lancer un festival de diffusion cinématographique a nécessité d'obtenir l'accord des acteurs privés, et principalement des exploitants de salles. Ce fut rapidement chose faite pour le TNB et l'Arvor, grâce à Jacques Fretel, habitué à opérer dans le cinéma d'Art et d'Essai et à l'apport des cinéphiles bénévoles. La confiance des exploitants du Gaumont et du Colombier vient aussi rapidement. Par ailleurs, le soutien matériel et financier de l'Université Rennes 2 permet d'assurer les premières éditions du festival, avant que d'autres partenaires publics (la DRAC et les collectivités territoriales) ne viennent prendre son relais et accroître les possibilités d'engagement budgétaire. Sans compter la fidélité de partenaires financiers privés.

Travelling enregistre donc un véritable succès public, tant et si bien que le festival prend des risques artistiques en présentant des cinématographies plus difficiles (Québec, Lisbonne), plus lointaines (Tokyo, Téhéran) et quelquefois thématiques, comme lors du Centenaire du cinéma en 1995.

Outre Travelling, quels sont les autres axes de développement de Clair-Obscur ?

L'éducation à l'image est un axe structurant de l'activité de l'association qu'elle a très vite pressenti. En effet, parmi les choix originaux effectués par Clair-Obscur, figure en 1996 celui d'intégrer à Travelling une déclinaison « junior » du festival, animée par Jacques Froger. En donnant à cette édition les mêmes caractères – diffusion d'un large choix de films, jury et compétition – que ceux de l'édition adulte, le festival étend son spectre et introduit peu à peu l'association à d'autres missions, revenant en quelque sorte aux sources de l'éducation populaire.

C'est aussi l'occasion de se rapprocher des collèges et des lycées ?

Tout à fait ! La croissance de l'association s'appuie alors sur une connexion de plus en plus instituée avec



l'Éducation nationale : dès 1991, Jean-Pierre Berthomé introduit Clair-Obscur comme partenaire culturel du lycée Bréquigny de Rennes, dans lequel ouvre une section cinéma que vient parrainer Agnès Varda. Pour le ministère, Clair-Obscur assure également des missions de formation des enseignants. Les collectivités deviennent aussi donneuses d'ordre puisque l'association prend également en charge le dispositif « collège au cinéma » financé par le département d'Ille-et-Vilaine. À partir de 2003, c'est le conseil régional de Bretagne qui lui confie l'animation d'un programme éducatif à destination des lycéens et apprentis. Si une expression peut synthétiser les deux axes de l'action de Clair-Obscur, c'est celle de « Passeurs d'images », dispositif destiné à la jeunesse en place en Bretagne depuis 1996, qui associe diffusion et éducation dans diverses actions comme « Un été au ciné », etc.

Toutefois, vous restez une association, avec un fort engagement bénévole. C'est peut-être une limite ?

En partie, oui ! Même si elle bénéficie d'un soutien financier de la Ville de Rennes qui permet à partir de 1992 d'offrir un premier contrat de travail à Hussam

Hindi, puis de me recruter à mi-temps à la direction en 1994, l'association continue de s'appuyer sur un important bénévolat. Mais ce dernier, même le mieux organisé, ne peut faire face au développement de toutes les actions. Comme de nombreuses structures à vocation culturelle, Clair-Obscur va pouvoir s'appuyer à partir de 1997 sur la mise en place des « emplois jeunes ». Dès lors, l'association peut compter sur trois salariés pour faire face à l'accroissement d'activité que connaît chaque édition de Travelling et pour assurer ses missions pérennes. C'est l'un des éléments de bilan dont je suis le plus fier : celui d'avoir permis à plus de cent cinquante personnes de se former à la diffusion et à l'éducation à l'image en travaillant pour Clair-Obscur, comme bénévoles, stagiaires, salariés ponctuels, ou comme membres du Conseil d'administration.

Vous avez quitté vos fonctions en septembre 2014. Comment se présente l'avenir ?

Le beau projet du festival Travelling a connu le succès, a favorisé des rencontres parfois improbables – je pense à Téhéran, à Jérusalem – et la volonté de découverte que portaient ses initiateurs n'a pas faibli. Pourtant,





Travelling 2014,
au Liberté.

GILLES PENSART

défricher ne se fait pas sans des efforts conséquents, et les renouveler chaque année dans une ville différente ne permet pas de capitaliser sur des réseaux stabilisés. Construire à chaque reprise un nouvel échange entre Rennes et la ville invitée nécessite de recommencer le

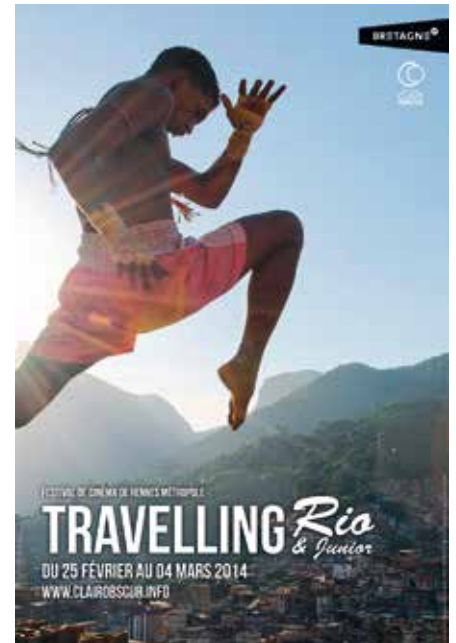
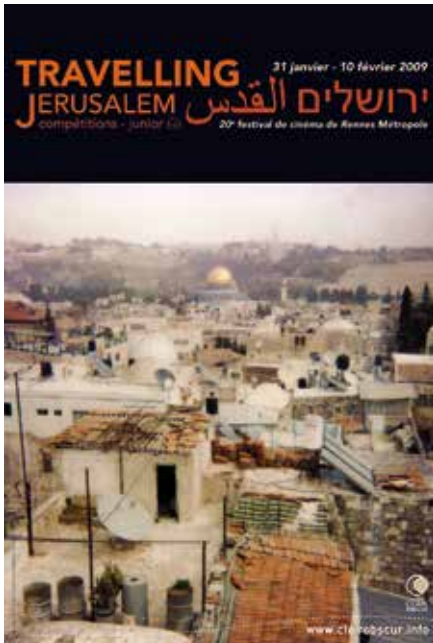
même ouvrage et de mettre en œuvre des efforts soutenus. J'ajouterai que la crise mondiale a accru les limites de l'exercice, l'échange restant souvent déséquilibré entre Clair-Obscur et la ville invitée. Je tiens aussi à souligner combien les festivals de cinéma se sont modifiés, délaissant la cinéphilie et la diffusion pour s'orienter dorénavant vers la production et la vente. Comment ce festival de cinéphiles passionnés, largement fondé sur l'activité des bénévoles, peut-il trouver sa place dans une configuration où dominent des festivals de professionnels ?

Vous êtes inquiet ?

Non, car Clair-Obscur dispose de solides atouts : d'abord celui d'un territoire rennais où le cinéma est très vivant, autour d'associations actives (Comptoir du Doc, etc.) et de festivals dynamiques, comme celui de Bruz sur le cinéma d'animation. Le panorama général de l'agglomération s'est renforcé avec un socle de professionnels, de diffuseurs et de techniciens incomparable à la situation d'il y a 25 ans. Au niveau régional, l'existence d'un bureau d'accueil des tournages joue aussi son rôle. Même après avoir quitté la direction de Clair-Obscur, je continuerai à porter des projets cinématographiques :

Travelling : 25 ans, 26 destinations

1990 : Londres	2003 : Téhéran
1991 : Rome	2004 : Marseille
1992 : Berlin	2005 : Helsinki
1993 : New York	2006 : Alger
1994 : Madrid	2007 : La ville la nuit
1995 : Cent villes	2008 : Buenos Aires
1996 : Montréal	2009 : Jérusalem
1997 : Banlieues	2010 : Istanbul
1998 : Tokyo	2011 : Mexico
1999 : Villes imaginaires	2012 : Bruxelles
2000 : Le Caire	2013 : Edimbourg et Glasgow
2001 : Dublin	2014 : Rio de Janeiro
2002 : Lisbonne	2015 : Oslo



pour moi, l'important est de continuer à montrer des films ! C'est pourquoi je continue d'être intéressé par le projet de création d'un futur équipement d'Art et Essai, au sein de l'opération d'urbanisme EuroRennes. Mais surtout, je veux continuer à soutenir les projets

des jeunes talents du cinéma. Et ils sont nombreux à Rennes ! Saviez-vous, par exemple, que Muriel Coulin, qui, avec *Dix-sept filles*, a été nommée pour le César du premier film en 2012 et qui vient de coécrire le scénario de *Samba*, est une ancienne de Clair-Obscur ? ■

Les projets du nouveau directeur

Fabrice Bassemont a pris les commandes de l'association Clair-Obscur en septembre 2014, après avoir dirigé plusieurs structures culturelles dans le domaine du cinéma d'Art et Essai et de l'art contemporain. « Nous allons faire évoluer Travelling, en essayant de renforcer le lien entre le festival et le territoire qui l'a vu se créer il y a 25 ans », explique le nouveau directeur. Objectif revendiqué : « créer du désir » par rapport aux propositions, travailler plus étroitement avec les sociétés de production locales à forte identité. Mais aussi développer les rencontres professionnelles, en positionnant clairement Travelling comme le premier festival de cinéma en Bretagne. Autre piste

que Fabrice Bassemont entend creuser : le lien entre musique et cinéma, à travers les ciné-concerts. Lors de l'édition 2015, deux créations seront proposées, une leçon de cinéma avec *La Terre Tremble !!!* sur sa création *Tom et Jerry*, et une rencontre en partenariat avec Films en Bretagne. Avec ses équipes, Fabrice Bassemont souhaite également développer la proposition *UrbaCiné*, liant l'urbanisme et le 7^e art – la fameuse « cinégénie urbaine » – en réfléchissant, par exemple, à une compétition nationale de courts-métrages sur le thème de la ville au cinéma.

Le prochain festival Travelling se déroulera à Rennes du 3 au 10 février. Programme complet : www.clairobscur.info

RENCONTRE AVEC GILLES PADOVANI

.Mille et Une. Films produit des fictions sans frontières

RÉSUMÉ > *En vingt ans, Gilles Padovani, entouré d'une équipe de deux ou trois collaborateurs en fonction des projets, a produit une cinquantaine de documentaires, une dizaine de courts-métrages et trois longs-métrages de fiction, sous le label de sa société de production .Mille et une. Films. À travers un parcours professionnel qui se double d'un choix de vie, le producteur rennais défend une écriture cinématographique exigeante autant que socialement engagée.*



TEXTE > **CHRISTINE BARBEDET**



CHRISTINE BARBEDET
est journaliste
et plasticienne.
Elle est membre du comité
de rédaction de *Place
Publique Rennes*.

« J'ai toujours été cinéphage, au moins depuis mon entrée au collège à Nantes. J'ai vu par exemple *Les Damnés* de Luchino Visconti à l'âge de 11 ans : un choc visuel et psychologique ! » Pour autant, Gilles Padovani se souvient ne jamais s'être autorisé à penser pouvoir travailler un jour dans le cinéma. Question de culture familiale, sans doute. Alors qu'il étudie la gestion à Paris, un copain immergé dans le milieu cinématographique lui ouvre la porte des possibles. À la fin des années 80, le jeune homme a désormais un pied dans la place et œuvre sur des longs-métrages de fiction.

Pour raisons personnelles, il s'installe à Rennes. En 1995, il monte sa propre société de production .Mille et Une. Films. « J'avais toujours voulu être producteur ! J'ai commencé par le documentaire, avec la volonté de produire des documentaires à l'écriture cinématographique exigeante », confie-t-il. Premiers films de jeunes réalisateurs tels Didier Nion ou Olivier Hems... ou



RICHARD VOLANTE

production de personnalités confirmées, comme Gulya Mirzoeva, Xavier Villetard ou Stéphane Mercurio... La ligne choisie est celle de films d'auteur, d'une part, et de films aux sujets sociétaux, d'autre part. Au catalogue, une cinquantaine de productions explorent la parole d'ici et d'ailleurs. Citons par exemple celle de deux Rennaises avec *Pascaline et Klara* de Céline Dréan, ou encore le film-enquête de Maturin Peschet sur la pollution du littoral par les algues vertes, *L'enfer vert des Bretons*. Sans oublier *Mikhail Gorbatchev, simples confidences* de Gulya Mirzoeva.

Militantisme cinématographique

Les années 2000 marque un tournant pour .Mille et Une. Films. Gilles Padovani choisit de franchir le pas de la fiction, via des films courts : « Le court-métrage est une école et pas une économie ! » Un militantisme cinématographique qui le conduit à produire les sept

films actuellement au catalogue. Y figurent notamment *Dourga* d'Antoine Vaton ou encore *Avec mon p'tit bouquet* de Stéphane Mercurio qui aborde le thème de la prison et dans lequel joue la chanteuse Zazie.

Avec .Mille et Une. Films, les fidélités se tissent au fil des productions. À force de s'éprouver, on s'approuve ! C'est le cas de la rencontre avec Bénédicte Pagnot, réalisatrice de *La pluie et le beau temps* et de *Mauvaise graine*. En 2016, sortira *L'invitation au voyage*, une plongée subjective au cœur de l'Islam et sa civilisation. La jeune professionnelle nourrissait un projet de long-métrage de fiction : *Les lendemains*. Le long-métrage est une carte marine qui a sa météo vue de Paris, ses îles et ses récifs. Gilles Padovani le sait, amariné par une décennie en apnée dans le grand bain parisien. « Produire de la fiction longue en région est plus compliqué que la production du documentaire qui coûte moins cher et bénéficie du soutien de la télévision locale TVR





RICHARD VOLANTE

Tournage du film
Les Lendemain (2013),
de Bénédicte Pagnot.



Ci-dessus, *Dégradé*,
long-métrage en cours
de montage, réalisé
par Arab et Tarzan Abunasser.

Ci-contre, *Melody* (2014),
un film de Bernard Bellefroid,
avec Lucie Debay
et Rachael Blake.



ou de France 3 Bretagne », souligne-t-il. Neuf ans ont été nécessaires pour donner corps à ce premier film d'auteur. « Entre le moment où le film est terminé et sa sortie, de manière générale il faut presque compter un an ! », note le producteur. Une logique économique fragile qui exige de solides assises. « J'étais redevenu un jeune producteur dans cette économie du long-métrage avec de nouveaux circuits et réseaux à créer. On nous disait que nous n'avions pas de casting et que le film était sombre. »

Postproduction rennaise

Têtu et convaincu, Gilles Padovani ne désarme pas. « Bénédicte étant rennaise, j'ai voulu que les techniciens soient en majorité bretons. » Le casting a lieu à Paris, dirigé par Christel Baras, directrice de casting de *Bande de filles* de Céline Sciamma. « Nous avons auditionné un grand nombre de comédiennes. Pauline Parigot est apparue comme une évidence ! Nous avons fait sa connaissance et découvert avec amusement qu'elle était rennaise et petite fille de Guy Parigot... » La postproduction a pu être réalisée localement grâce à l'implantation rennaise d'AGM Factory, prestataire technique pour le cinéma et la télévision. Un outil rare pour les professionnels ! « Ce film a bénéficié, et c'est une première en France, du soutien de chaînes de télévision locales à hauteur de 60 000 euros, c'est presque qu'autant que Ciné+ et surtout cela a eu un effet démultiplicateur sur l'avance sur recettes du Centre national du Cinéma, le CNC. Sans oublier le soutien de la Région Bretagne, trois fois plus important. Historiquement celle-ci a toujours été attentive au développement de notre secteur. » Avec le Prix du Public au Festival Premiers Plans d'Angers 2013 et un Prix d'interprétation pour Pauline Parigot au Festival international du film de Rabat 2013, la reconnaissance a été au rendez-vous.

La carte de la coproduction

Gilles Padovani poursuit sur sa lancée, tout en prenant le temps de la maturation. En projet : le long-métrage *Belle famille* de Mathilde Mignon, en recherche de casting, de financements et de distribution.

En parallèle, Mille et Une Films joue la carte de la coproduction. « Produire un long-métrage prend du temps. Entre le moment où on étudie le scénario du film, la recherche des financements et la distribution,

pas moins de quatre années peuvent s'écouler. Je n'ai pas envie de faire seulement un film tous les cinq ans ! », lance-t-il. Gilles Padovani coproduit en ce moment un film palestinien, *Dégradé*. Réalisé par les deux frères gazaouis Arab et Tarzan Abunasser, le film raconte une journée dans un salon de coiffure pour dames à Gaza. Le tournage en Jordanie vient de se terminer. La postproduction commence en janvier chez AGM Factory et va durer trois mois. Le film a bénéficié du soutien de Breizh Film Fund. « Ce tout nouveau fonds de dotation a été créé sur le principe de l'économie sociale et solidaire et l'intérêt général. Ce devrait être un formidable outil de développement pour le cinéma en Bretagne ! ».

Autre coproduction : le film belge, luxembourgeois, français et breton *Melody* de Bernard Bellefroid, primé à Montréal, Namur, sélectionné à Rotterdam. Il est déjà vendu dans plus de dix pays. « La Région Bretagne nous a soutenus à hauteur de 110 000 euros. » Mais le retour sur investissements est bien réel : « C'est au final trois fois plus qui revient à la région en termes d'euros dépensés », calcule le réalisateur. Le film sortira au printemps, dans un premier temps en Bretagne puis dans le reste de la France.

Et Gilles Padovani de souligner le dynamisme cinématographique de la région où d'autres sociétés bretonnes s'engagent dans le long-métrage de fiction, d'animation ou documentaire. Avec la création du Breizh Film Fund et le soutien affirmé de la Région, la Bretagne a une petite avance sur d'autres territoires. Dans ce contexte, Rennes ne pourrait-elle pas jouer un rôle moteur ? Gilles Padovani insiste sur le potentiel cinématographique de la capitale bretonne : « L'implantation locale d'AGM Factory a changé la donne. Le film palestinien que j'ai coproduit, je n'aurais pas pu le faire sans cette compétence ! Il y a à Rennes une réelle marge de manœuvre pour rendre la ville plus attractive pour les tournages, la prestation, la postproduction... À une époque où l'économie change, Rennes a la chance d'avoir un secteur cinématographique très riche qui ne demande qu'à être développé. Bientôt à 1 h 30 de Paris, cette ville a tous les atouts pour attirer les talents, en particulier des Parisiens qui cherchent à s'implanter ailleurs, car les gens du milieu apprécient de venir travailler ici ». La preuve ! ■

www.mille-et-une-films.fr



FABRICE RICHARD

Le dompteur de lumières

RÉSUMÉ > *Vingt-cinq ans qu'il met son talent au service du cinéma et de l'audiovisuel rennais. Discret mais incontournable, le chef-opérateur Fabrice Richard fait partie de ces hommes de l'ombre sans qui la création ne pourrait voir le jour. Rencontre avec ce professionnel qui déroule une carrière éclectique et exigeante.*



PORTRAIT > **AMÉLIE CANO**

Une silhouette toute en longueur, tennis Adidas aux pieds et anorak rouge sur les épaules. Attablé devant un café dans son petit local rennais, à deux pas de la Vilaine, Fabrice Richard est tout étonné d'être sollicité pour une interview. « Qui m'a dénoncé ? », interroge-t-il l'œil rigolard. « Une partie de la profession », lui répond-on. Car si son nom n'est pas connu du grand public, ce chef-opérateur est incontournable dans le milieu audiovisuel et cinématographique rennais. Fabrice Richard promène

son œil expérimenté des tournages de documentaires aux plateaux de fiction, en passant par les maquettes des films d'animation depuis près de vingt-cinq ans.

Pâte à modeler et clip de Louise Attaque

Éclectique. S'il y avait un mot pour définir son parcours, c'est bien celui-là. « Je me bats pour faire des choses très différentes. Je ne veux pas être catalogué « chef-opérateur de documentaire » ou « fiction ». Je veux pouvoir rencontrer des gens de tous milieux, je ne veux pas être enfermé. Ce n'est pas toujours facile, mais il faut le revendiquer », assène-t-il calmement. Quelques unes de ses collaborations ? Les très bons documentaires *Les années FLB* (Vivement Lundi !) et *Le Métis de la République* (Poischiche films) diffusés l'an dernier sur France 3, les courts-métrages d'animation de Bruno Collet *Le Jour de gloire* (2007) et *Le petit dragon* (2009)... le clip du morceau *La Plume* de Louise Attaque, le long-métrage *Entre nous deux* du réalisateur breton Nicolas Guillou sorti au cinéma en 2010... Sans compter de nombreux films institutionnels pour des entreprises ou des organismes publics. Des diffusions locales et nationales, pour la plupart produites ou réalisées sur le territoire régional. « La Bretagne est une région assez dynamique dans ce domaine, avec des associations très actives comme le collectif Films en Bretagne. On sent qu'il y a une volonté de casser l'hégémonie parisienne », estime Fabrice Richard. « Dire qu'il y a de quoi faire bosser des centaines de personnes dans la région, ce serait exagéré. Mais il y a du boulot. Je réalise 60 % de mes contrats ici et 40 % à Paris ». Et dans la capitale bretonne ? « Il se passe pas mal de choses en audiovisuel, avec des boîtes qui ont une crédibilité nationale. Il y a un bon tissu dans le documentaire, l'institutionnel... »,



D.R.

Fabrice Richard sur le tournage d'une publicité pour le Cognac Hennessy.



Le Jour de gloire (2007)
de Bruno Collet.
Plateau de tournage.



énumère le chef-opérateur. Lui-même n'a pas souhaité s'installer à Paris, où se concentre pourtant la majorité de l'activité. « Je préfère faire des navettes. Dans notre métier, le lieu où l'on vit importe peu car on bouge beaucoup. Ce sont surtout les Parisiens qui ont du mal à imaginer qu'on puisse travailler ailleurs », sourit-il.

Des courts-métrages rennais en Super 8

L'image, Fabrice Richard est tombé dedans dès l'adolescence. À 14 ans, il bidouillait des séries Z avec ses copains grâce à des caméras Super 8. « Tous nos films étaient à peu près ratés mais c'était un début ! », plaide-t-il. Une passion pour la caméra qu'il prolonge ensuite au sein du club amateur des cinéastes rennais. « Avec d'autres gars de mon âge, on faisait des courts-métrages en Super 8 puis en 16 millimètres. » Ces fictions courtes, Fabrice Richard estime en avoir fait une soixantaine depuis ses vertes années. Sa formation à l'école Louis Lumière, « une école de rigueur technique » et ses années d'objecteur de conscience au service audiovisuel du centre national de documentation pédagogique (CNDP) le font passer progressivement du monde amateur au milieu professionnel. C'est à cette époque qu'il participe à son premier long-métrage, *Villa Beausoleil*, du réalisa-

teur rennais Philippe Alard. Tourné en 1989 au Thabor et sur les quais, à Rennes, puis dans les Côtes d'Armor, il réunit alors de jeunes pousses des arts dramatiques. « Il y a toute une génération qui a commencé ensemble à cette époque », se rappelle Fabrice Richard. Beaucoup, comme lui, ont poursuivi leur carrière créative ensuite. Filmé en Super 8, ce long-métrage à petit budget sort en 1991 grâce à l'énergie de son réalisateur. « Il a montré le film dans des festivals, il se déplaçait avec son projecteur pour le présenter à des producteurs. L'un d'entre eux l'a trouvé génial et a décidé de le diffuser en salle. C'était une petite sortie, moins de 10 copies au national, mais il a été remarqué. On a eu de bonnes critiques dans les *Cahiers du cinéma* », se rappelle celui qui est alors le chef-opérateur du film. « Je sortais à peine de l'amateurisme et j'ai retrouvé mon nom dans *Les Inrocks*, c'était un démarrage tonitruant ! », raconte-t-il en rigolant. « J'étais chef-opérateur. De fait, je n'étais pas encore au point. Les gens trouvaient les images lumineuses, solarisantes mais en fait elles étaient juste trop claires, c'était une erreur technique de ma part », glisse le professionnel aujourd'hui reconnu pour sa rigueur. Fabrice Richard, cependant, ne fera pas carrière dans le cinéma « avec un grand C », comme il l'appelle. L'envie de toucher à tout, d'abord. Et puis une

appréciation très modérée de cet univers professionnel. « Je fréquente ce milieu à la marge. C'est un monde intéressant mais très égocentré, très "Paris intra-muros". Ce n'est pas la vraie vie. C'est pour ça que j'aime le documentaire car là, c'est la vraie vie. J'ai travaillé récemment sur un film sur l'exclusion, ça vous ramène à une certaine réalité et ça fait du bien. »

« L'analyse de la lumière naît de l'observation du monde »

De ses premières amours pour la caméra, Fabrice Richard s'est progressivement pris de passion pour la lumière. Lorsqu'il en parle, il devient intarissable. « La lumière, c'est totalement abstrait pour beaucoup de gens », admet-il. Pour la comprendre, « il faut commencer par observer la lumière du jour. Comment marque-t-elle les visages ? Est-elle douce ? Brutale ? L'analyse de la lumière naît de l'observation du monde. Je trouve ça passionnant. » Cet aspect est essentiel dans les films, qu'il s'agisse de fiction ou de documentaire. « Souvent, on recrée sur le plateau ce qu'on voit dans la réalité. Mais il y a aussi les désirs du réalisateur. Il peut chercher une lumière naturaliste, comme celle d'un appartement par exemple, expressionniste, avec des contrastes plus forts, ou peut-être voudra-t-il la dramatiser, afin de créer une ambiance plus inquiétante. Le registre est très large. » Ce travail, c'est celui du chef-opéra-

teur. « Dans une équipe, le cadreur s'occupe de la caméra. Le rôle du directeur photo, c'est la signature de l'image et la mise en lumière du film, mais il ne cadre pas. Le chef-opérateur de prise de vue, lui, fait les deux. C'est cela mon métier ». Le péché mignon du « chef-op' » ? Le film d'animation en volume, avec ses personnages en pâte à modeler ou en marionnettes tels les célèbres *Wallace et Gromit*. « Sur ces tournages, vous êtes le maître des lumières. C'est vraiment sympa d'éclairer des maquettes car vous pouvez être beaucoup plus précis. Et le travail est très technique : tous les mouvements de la caméra sont décomposés, image par image. Vous devez calculer des phases d'amorti, des paraboles... », s'enthousiasme-t-il en traçant du doigt des courbes sur la table. Et les films dans tout ça, a-t-il le temps d'en regarder ? « Oui j'adore ça, je vais très souvent au cinéma. Quand j'ai des périodes calmes, je peux y aller six fois dans la semaine sans problème. Mais là j'ai du retard : avec tous ces films qui sortent, il faut avoir une discipline de fer ! C'est un loisir tout de même assez chronophage... », s'amuse-t-il. Mais n'allez surtout pas le décrire comme un cinéophile avec un grand C. « Je ne cours pas forcément derrière les films rares », précise-t-il. Ses derniers coups de cœur ? *Argo*, de Ben Affleck, *La prochaine fois je viserai le cœur*, avec Guillaume Canet, ou encore le film de science-fiction sud-africain *District 9*. Là encore, un seul leitmotiv : l'éclectisme. ■



Le Jour de gloire (2007)
de Bruno Collet.

RENNOSCOPE

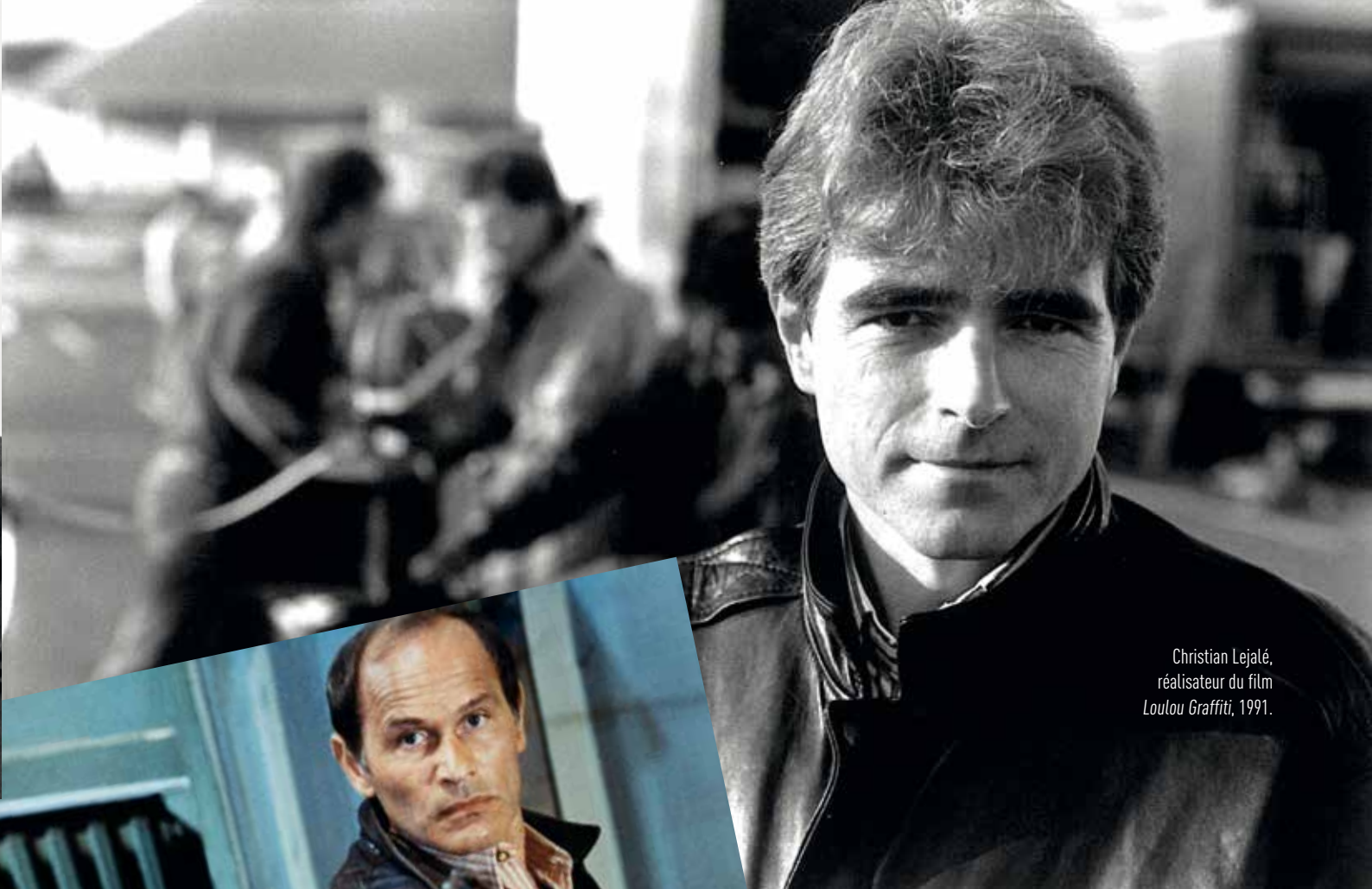
Ils sont acteurs ou réalisateurs, et pour diverses raisons, leur chemin professionnel les a conduits à Rennes. Ville d'origine ou d'adoption, lieu d'un tournage ou d'une rencontre, ils partagent une passion commune pour l'image animée et ont foulé les mêmes pavés rennais. De Marcel Bozzuffi (1929-1988), célèbre « second rôle » né dans la capitale bretonne, à Louise Bourgoïn, ancienne élève des Beaux-arts qui sera prochainement à l'affiche du thriller social Je suis un soldat, de Laurent Larivière, en passant par des réalisateurs de fiction, de documentaires ou de films d'animation, voici une quinzaine de professionnels qui, devant ou derrière la caméra, ont glissé une part de Rennes dans leurs films.



Riad Sattouf,
dessinateur rennais
qui a réalisé
Les Beaux Gosses,
tourné à Rennes
en 2009.



Isabelle Carré
sur le tournage
des *Chaises musicales*,
de Marie Belhomme,
à Rennes en juin 2014.



Christian Lejalé,
réalisateur du film
Loulou Graffiti, 1991.



Marcel Bozzuffi,
(1929-1988),
acteur né à Rennes
et célèbre second rôle
du cinéma français.



Bénédicte Pagnot,
réalisatrice du film
Les lendemains (2013).



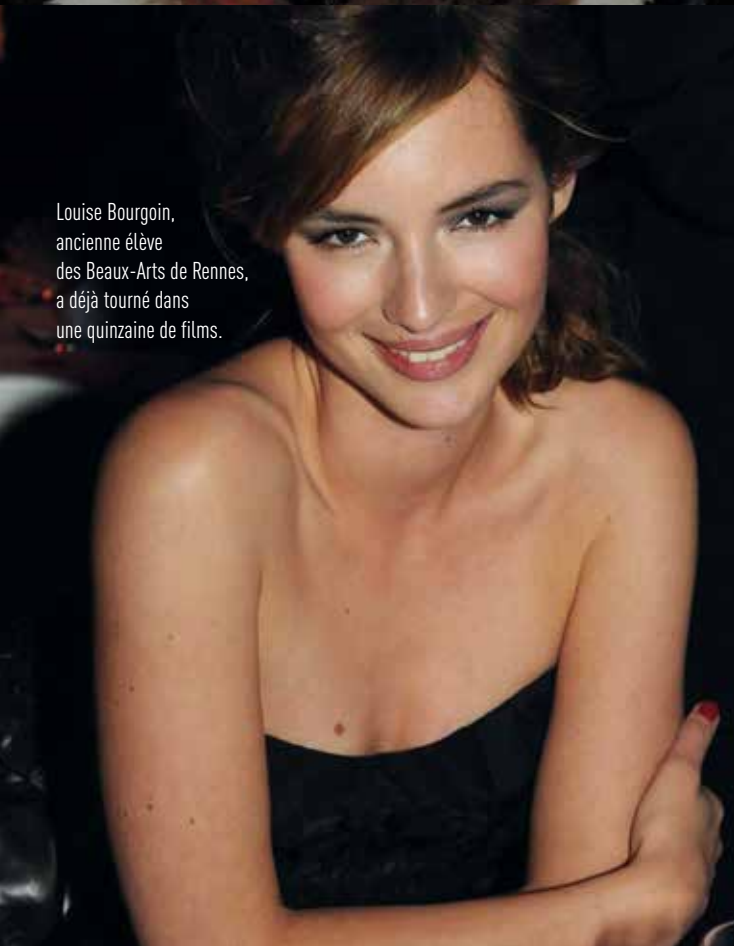
Fred Cavayé, réalisateur
rennais, auteur notamment
des longs-métrages *Pour
elle* (2008), *À bout portant*
(2010) et *Mea Culpa* (2014).



Pauline Parigot, actrice, petite-fille de l'acteur de théâtre rennais Guy Parigot, a été révélée par son rôle dans *Les lendemains*, de Bénédicte Pagnot.



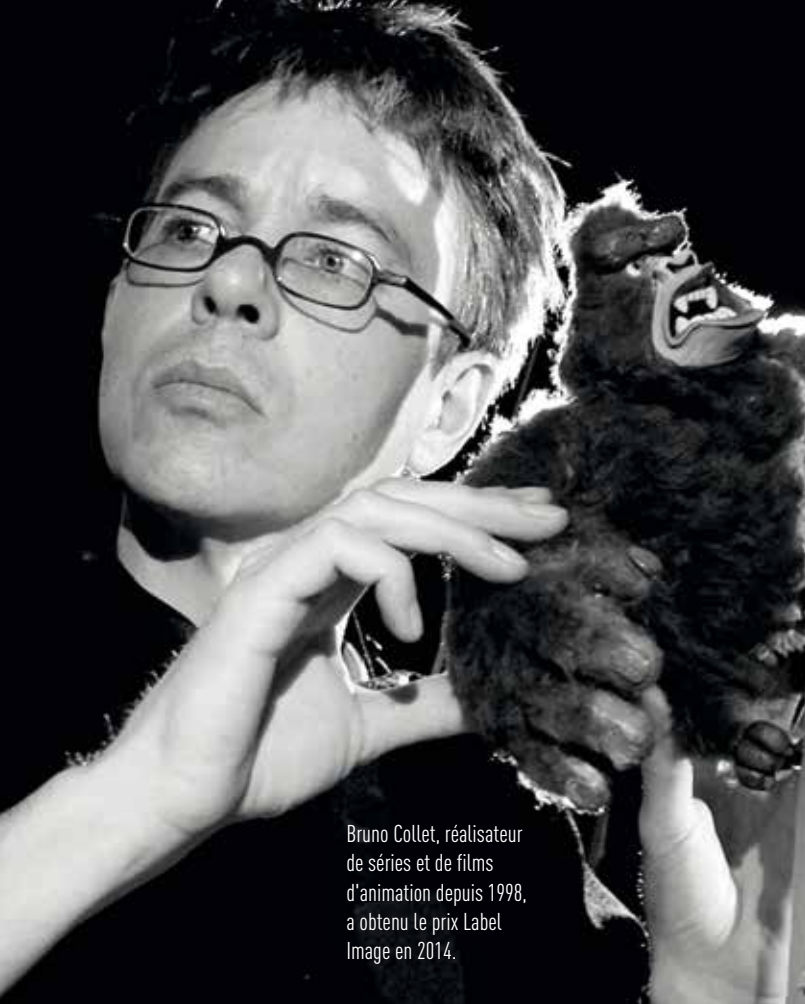
Pauline Parigot, et Bénédicte Pagnot sur le tournage des *Lendemains*.



Louise Bourgoïn, ancienne élève des Beaux-Arts de Rennes, a déjà tourné dans une quinzaine de films.



Guillaume Kozakiewiez, réalisateur de documentaires, a signé le très réussi *Salto Mortale*, sorti en salles fin 2014.



Bruno Collet, réalisateur de séries et de films d'animation depuis 1998, a obtenu le prix Label Image en 2014.



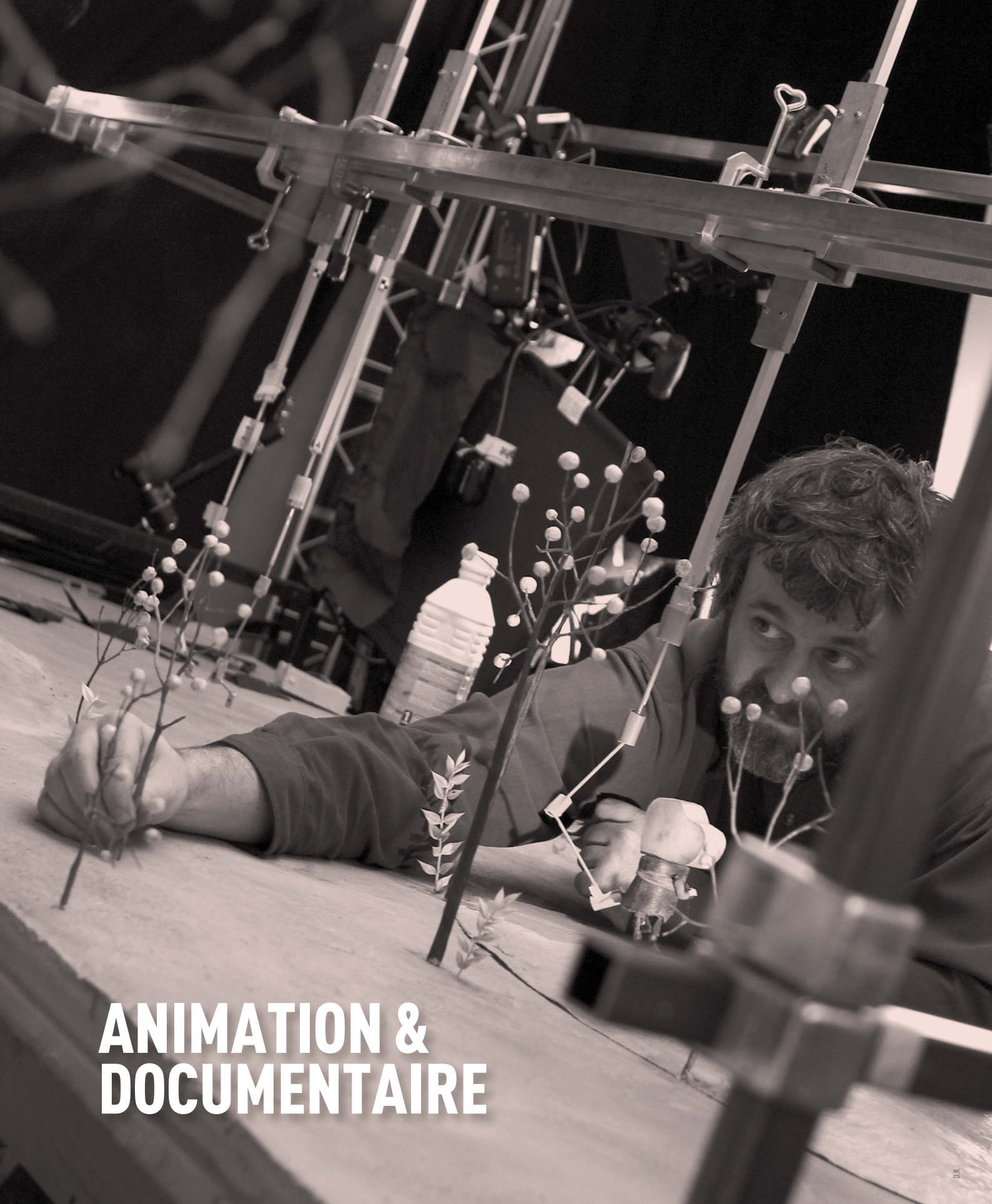
Agnès Lecreux réalisatrice du film d'animation *Dimitri*.



Jean-Claude Rozec, réalisateur de films d'animation. Il a réalisé *La maison de poussière* en 2013, récompensé par de nombreux prix.



Isabelle Lenoble, réalisatrice de la série *Pok et Mok*, diffusée sur France 3 Régions.



ANIMATION & DOCUMENTAIRE

JEAN-PIERRE LEMOULAND

« Le cinéma d'animation est porteur d'âme »

RÉSUMÉ > Jean-Pierre Lemouland a créé sa société de production JPL Films il y a vingt ans à Rennes après un début de carrière en tant que musicien. Dans cet entretien, il revient sur son parcours, évoque les évolutions technologiques et souligne les atouts du cinéma d'animation rennais, sa spécialité. La vitalité du secteur se double d'une reconnaissance nationale et internationale pour plusieurs productions récentes, notamment *La petite casserole d'Anatole*.



PROPOS RECUEILLIS PAR > **ÉLOÏSE BLOMME**

PLACE PUBLIQUE : Comment êtes-vous entré dans le monde du cinéma ?

JEAN-PIERRE LEMOULAND : Après avoir suivi des études au conservatoire de Rennes puis en Arts plastiques à l'Université Rennes 2, j'ai été musicien professionnel pendant quinze ans. En 1979, j'ai eu la chance de composer en trio la musique d'un film de marionnettes. J'ai découvert tout un pan du cinéma d'animation que je ne connaissais pas, particulièrement le cinéma d'auteur de l'Office National du Film (ONF) au Canada. Étant père de famille et la vie familiale n'étant pas très compatible avec celle de musicien, j'ai décidé de passer de la musique au cinéma par une sorte de fondu enchaîné. À cette époque, alors que je décide de fréquenter de nouveau les bancs de l'université, un collectif de quatre membres se met en place qui prend pour nom Charles L'hagard (1979), au sein duquel nous réalisons plusieurs bandes-annonces pour le festival du film de Douarnenez. J'avais tout à découvrir de l'animation traditionnelle et j'en étais ravi.

Ci-contre, le tournage de *La petite casserole d'Anatole*, d'Éric Montchaud, 2014.



ÉLOÏSE BLOMME est étudiante en licence 3 Arts du spectacle – cinéma à l'Université Rennes 2. Elle réalise actuellement un stage chez JPL Films.





Ce fut une époque riche de rencontres professionnelles marquantes ?

Tout à fait ! Après cette première association, un nouveau regroupement a vu le jour et de là est née l'association Cellulo, qui s'est donnée deux objectifs : la diffusion et la formation. Nous avons d'abord organisé un stage de « trace-gouache », qui était une réelle profession à l'époque sur le terrain de la fabrication traditionnelle. Une vingtaine de personnes ont été concernées, puis nous avons mis en place le tout premier festival d'animation rennais : Image par image, en 1982, qui nous a fait connaître. Hoël Caoussin, président de Cellulo, nous a mis en relation avec Pierre Ayma (responsable de la formation à l'école des Gobelins) et, dans cette période de relance de l'industrie du dessin animé français, une douzaine de Rennais sont partis en stage à l'école des Gobelins. Ceci m'a permis, à la sortie du stage, d'être embauché directement au Studio Télé Hachette, où j'ai retrouvé en tant que réalisateur Chris Jenkins, qui assurerait la formation de story-board et lay-out aux Gobelins (il a été storyboarder sur le *Chaudron magique* de Disney). Je commence donc ma première série pour la télévision : *Les Triplés*, de Nicole Lambert. Suivront d'autres studios et d'autres séries dont l'adaptation de la bande dessinée *Rahan, le fils des âges farouches*.

Vous étiez Parisien, à l'époque ?

Oui, mais même si Paris était une vraie mine d'or pour les rencontres, j'ai décidé de rentrer à Rennes, encouragé par Pierre Ayma qui était délibérément pour la décentralisation des studios d'animation. Je retrouve alors rapidement quelqu'un que je n'avais pas revu depuis le début des années 1980, à l'époque du festival Image par image, et qui devient mon plus fidèle partenaire : Philippe Jullien, avec qui je travaille toujours aujourd'hui. Nous réalisons ensemble mon second film : *Règne de sucre* (1989), récompensé au festival du cinéma et des télévisions celtiques en Irlande. Peu de temps après, c'est la rencontre avec Michel Guilloux, producteur de la première société de production rennais, Lazennec Bretagne, avec qui je réalise *Vincent* (1990) sur la vie de Van Gogh, qui sera primé dans plusieurs festivals internationaux. Suivra *Rêves de lumières* (1991), qui recevra, entre autres, le prix de la Ville d'Espinho à Cinnanima au Portugal en 1992. Je rencontre aussi Yvon Guillon qui travaille alors au CREA de l'université Rennes 2, et qui est toujours aujourd'hui un vieux copain. Ensemble, Michel, Yvon et moi-même,

mettons en place un stage franco-portugais de neuf mois (1993-1994) sur le dessin et le volume animés et faisons appel à des professionnels du monde entier. La moitié du stage a lieu à Rennes, l'autre à Porto au Portugal. La qualité des intervenants est exceptionnelle. Douze stagiaires sont concernés, six Bretons, et six Portugais. Ce stage a donné naissance à l'animation rennais et portugaise. Courant 1994, je m'inscris dans une formation de gestion et comptabilité dans le but de créer ma propre structure de production en juillet 1995 : JPL Films.

Où en était le cinéma d'animation à Rennes à l'époque ?

Le succès de l'animation rennais est clairement apparu avec *L'homme aux bras ballants* de Laurent Gorgiard en 1997, produit par Lazennec Bretagne, et *Le cyclope de la mer* de Philippe Jullien qui fut la première production de JPL Films, en 1998. Tous les deux sont des anciens du stage franco-portugais, ils remporteront plusieurs dizaines de prix dans le monde entier. Ces deux films peuvent être

« Deux films vont donner une direction à l'animation rennais : le volume animé, dit *stop motion*. »

considérés aujourd'hui comme des standards du cinéma d'animation. Ils donnent une direction à l'animation rennais : le volume animé, dit *stop motion*. Le cinéma d'animation s'est beaucoup développé depuis le début des années 1980 grâce à la dynamisation du plan Jack Lang, qui incitait à l'industrialisation et à la création de nouveaux studios sur le territoire français, mais aussi à la création numérique (2D et 3D).

Comment se porte le secteur aujourd'hui ?

Trente ans plus tard, la production de films et de séries d'animation en France est florissante, et la production de longs-métrages français se développe crescendo. Une cinquantaine de projets de longs-métrages sont proposés chaque année, mais moins de dix voient le jour. L'arrivée du numérique à Rennes, suite au succès de l'animation volume et traditionnelle, est tardive. Chez JPL Films, nous passons au numérique en 2005, avec l'arrivée du





De gauche à droite :

La petite casserole d'Anatole, d'Éric Montchaud, 2014.

La tasse de café turc, de Nazli Eda Noyan Celayir et de Daghan Celayir, 2013.

magazine *Mouchig Dall* (Colin Maillard en breton) que nous coproduisons avec France 3 Bretagne depuis cette époque. Le numérique permet de travailler en équipe, chaque poste étant relié à un serveur, ou chacun peut alimenter et stocker quotidiennement son travail. Cette manière de travailler permet la quantité (ce qui n'empêche pas la qualité). La production de *Mouchig Dall* équivalait à près de 15 heures de programme par an. Ce à quoi nous ajoutons la production de documentaires, de courts-métrages et maintenant d'un premier long-métrage.

On doit désormais compter avec le secteur rennais de l'animation ! Aujourd'hui, il y a trois sociétés de création de films d'animation à Rennes (JPL Films, Vivement Lundi ! et L'espace du mouton à plumes), qui emploient une bonne centaine de personnes, pour la télévision et le cinéma. C'est donc un secteur qui marche très bien dans la région et sur le territoire rennais. De plus, cette année, Rennes a deux films d'animation présélectionnés aux césars, dont *La petite casserole d'Anatole* de JPL Films. Les choses avancent. Mais pour moi, trois sociétés, j'entends sur le terrain de la création, c'est suffisant ; il faut maintenant consolider tous nos acquis pour aller encore plus loin. La Bretagne est reconnue nationalement et même internationalement pour la qualité de son travail, il ne faut pas faiblir.

La petite casserole d'Anatole a énormément de succès, le plus important sans doute depuis *Les escargots de Joseph* et *Le Cyclope de la mer*. À quoi cela est-il dû ?

C'est vrai que bien qu'il soit récent, ce film a déjà reçu beaucoup de prix, dont le Prix du public au Festival d'Annecy 2014, donc nous sommes ravis, et ce n'est pas fini ! Je pense que son succès est dû à son côté métaphorique : la petite casserole, qui dédramatise tous les maux qu'elle peut contenir. Par ailleurs ce film pour enfants et familial touche à une forme d'universalité, sans trop de discours ni dialogues. C'est un projet proposé par un ancien élève de la première promotion de l'École de cinéma d'animation de la Poudrière (Valence) où j'ai donné quelques cours et avec qui j'avais sympathisé : Éric Montchaud. Il s'agit d'une adaptation d'un livre pour enfants d'Isabelle Carrier. Anatole traîne derrière lui une petite casserole (comme chacun d'entre nous à des degrés divers) et dont il ne peut se débarrasser. Au final, nous devons apprendre à vivre avec elle. La casserole est une métaphore, et même si le sujet peut être délicat, il n'y a aucun moment de pathos dans ce film, tout est léger, même les personnages qui marchent comme en suspension. Le décor est très épuré aussi, on respire. L'histoire peut se passer n'importe où, dans n'importe quel pays. D'ailleurs le film voyage beaucoup ; pour le moment il a eu plus de 60 sélections en festivals, et une petite quinzaine de prix. *La tasse de café turc* est aussi un film récent, que nous avons coproduit avec une société turque à Istanbul. Même si son succès est moindre, c'est un projet dont nous sommes très contents. Il vient d'être récompensé du prix du meilleur film étranger au Festival de Valladolid en Espagne et d'un Grand Prix au Festival d'Antalya en Turquie, le « Festival de Cannes » turc.



En dépit de votre diversification progressive, l'animation représente quand même la plus grosse partie de votre activité ?

Oui, environ 80 % de nos productions. Nous faisons un à deux documentaires par an seulement, et assez rarement des fictions. La production a augmenté à partir de 2006, avec l'arrivée de *Mouchig Dall*, et elle est devenue régulière. L'émission est diffusée tous les samedis matin sur France 3 Bretagne, 100 % en langue bretonne. La structure de l'émission repose sur une fiction jeunesse de 23 minutes, dont les deux comédiens sont Mona (Mai Lincoln) et Tudu (Tangi Merrien). La fiction est décomposée en cinq actes, entre lesquels s'interpose une rubrique différente : une devinette, un reportage, des jeux divers, une chanson d'écoliers, des films d'animation... Tous les décors sont exécutés dans nos locaux, ainsi que la totalité des rubriques. Le tournage de l'émission, lui, se fait directement à France 3 Bretagne, sur un fond vert habillé de paysages virtuels ou évoluent Mona et Tudu. Quatre-vingts personnes environ participent l'élaboration de l'émission, bretonnants et francophones. *Mouchig Dall* est une exception régionale liée à la langue bretonne ; la plupart des émissions jeunesse sont en effet habituellement produites à France Télévision Paris.

Vous parliez d'un long-métrage d'animation, quel est-il ?

Il s'agit de *Louise en hiver*. C'est notre première production de long-métrage d'animation, et c'est le premier long-métrage jamais produit en Bretagne. C'est donc un réel défi pour nous et une belle aventure, très prometteuse. Même si le projet demande beaucoup de

temps, et de recherche financière (3 millions d'euros), nous arrivons près du but. L'auteur est Jean-François Laguionie, que je connais depuis l'époque de Cellulo. Il s'inspire d'une de ses anciennes nouvelles, « la vieille », qui correspond ici au personnage de Louise. La grande particularité de ce film est qu'il s'adresse aux adultes, de par son thème et les questions qu'il pose. On peut même dire qu'il a une part autobiographique assez importante car on retrouve chez Louise les propres pensées et souvenirs de Jean-François. C'est un film très doux et positif, car après l'hiver de Louise, il y aura un printemps.

Vous avez trouvé des partenaires pour monter cette aventure ?

Deux distributeurs nous ont rejoints, Gébeka films pour la salle et Films distribution pour l'international, deux coproducteurs français et un coproducteur canadien, deux SOFICA, des fonds nationaux et des fonds régionaux. Nous avons eu le soutien du CNC pour l'avance sur recettes puis l'accompagnement de la Région Bretagne, du Languedoc (où la production avait débuté chez La Fabrique), et du Nord-Pas-de-Calais. Suite à la présentation du pilote au Cartoon Movie à Lyon, nous avons signé un partenariat avec Canal+ et Ciné+. L'union des Télévisions Locales (TVR, Tébéo et Télé Sud) nous rejoint actuellement. Et nous coproduisons pour la première fois avec la société « Unité Centrale » à Montréal. Tous les décors, peints en Bretagne par Jean-François Laguionie et son équipe, sont terminés ainsi que le layout 2D et la maquette générale. Nous sommes actuellement sur le layout 3D et on commence l'animation début 2015,

Louise en hiver
de Jean-François Laguionie,
2014.





Sur le plateau de *Mouchig Dall*, à France 3.

dont une partie se fera au Canada. Viendront ensuite l'assemblage de tous les éléments et les effets spéciaux. Le projet devrait aboutir pour décembre 2015.

Vous parliez à l'instant de la 3D. Quand le passage au numérique et aux nouvelles technologies s'est-il fait à JPL Films ?

En 2006, juste après la fin du 26 minutes *Ruzz et Ben* de Philippe Jullien et de *Pompon* de Fabien Drouet. On a échangé la lourde caméra 35 mm contre une petite caméra paluche numérique et installé des logiciels adaptés à l'animation. La 3D est arrivée progressivement. Cette évolution numérique s'est en partie faite grâce à *Mouchig Dall* car il était beaucoup plus simple pour nous de travailler rapidement en équipe avec du matériel léger. Notre première production 3D est une série de 140 épisodes d'une minute : *Tendres agneaux*, réalisée par Matthieu Millot et Rodolphe Dubreuil en 2009. C'était la première production 3D en Bretagne (je me rends compte, qu'à JPL Films, on fait souvent des premières fois...). Gulli nous a rejoints comme partenaire auprès de France 3 Bretagne. La série a été diffusée dans trente-deux pays aux quatre coins du monde.

Aujourd'hui, comment est structuré JPL Films ?

Nous avons quatre plateaux de tournage, un grand atelier de fabrication de décors et marionnettes, et un studio numérique équipé d'une douzaine de postes sur notre site de l'avenue Chardonnet, plaine de Baud. Outre la centaine d'intermittents qui sont nos collaborateurs sur le terrain créatif et technique ; quatre salariés

travaillent à la production : Jean-François Bigot, qui sera un jour mon successeur ; Camille Raulo, l'administratrice de production, Cécilia Bouteloup, l'administratrice comptable ; et Maël Kemalegenn, la chargée de production sur *Mouchig Dall* et sur les productions en langue bretonne. Suzie Le Texier, qui est intermittente, nous rejoint parfois sur la production des courts-métrages. Camille et Maël sont actuellement au Burkina Faso où nous coproduisons un film d'animation avec Veemen films et un jeune studio d'animation : PIT Productions. C'est leur premier projet de court-métrage à dimension professionnelle : *Pawit Raogo*.

Suivez-vous de près l'actualité de l'animation ?

Je le faisais beaucoup avant, au niveau de la programmation télévisuelle, des festivals, des écoles, mais aujourd'hui j'ai moins le temps, avec le long-métrage. La *french tech and touch* existent, et la France est l'un des plus importants producteurs de films d'animation aujourd'hui dans le monde. Côté Bretagne, il y a un réel mouvement reconnu internationalement, ce qui fait plaisir, mais il ne faut pas se reposer sur ses lauriers ! Si on récolte aujourd'hui de bons fruits, c'est qu'on a planté des arbres avant, et qu'on a su les amender et les arroser. Soyons heureux que tout se passe bien aujourd'hui et qu'on ait une vraie reconnaissance internationale, mais notre carte de visite est ce que l'on fait. Donc, continuons à être exigeants, inventifs, et gardons le bon cap. Longue vie au cinéma d'animation, car il est, par sa définition même, porteur d'âme ! ■

CANDELA PRODUCTIONS

Le documentaire en double mixte

RÉSUMÉ > *Candela Productions, c'est avant tout l'histoire d'un couple, Marie-Laurence et Franck Delaunay, qui défendent depuis plus de vingt ans une conception exigeante du documentaire. Leur société dispose d'un catalogue d'une centaine de titres. Rencontre avec deux passionnés, qui doivent aussi faire face aux mutations rapides d'un genre très concurrentiel, à l'heure du numérique et des développements internationaux.*



TEXTE > **CATHERINE GUY**



CATHERINE GUY
est présidente de l'Institut
d'aménagement et
d'urbanisme de Rennes
(IAUR). Elle est membre
du comité de rédaction
de *Place Publique Rennes*.

Lorsque, à l'aube des années 80, étudiants en sciences économiques à Angers, Marie-Laurence et Franck Delaunay se rencontrent, leur pratique photographique et leur intérêt pour ce qu'on appelle alors l'audiovisuel sont déjà au cœur de leur projet d'avenir. Un projet à 2 voix et à 4 yeux, ceux d'un couple que le désir et le plaisir des images ont poussé vers la création et la production documentaire : leur entreprise, Candela Productions, créée en 1993, a atteint l'âge adulte. Forte d'un catalogue d'une centaine de films documentaires, elle s'appuie sur une professionnalisation soigneusement entretenue et sur des choix artistiques cohérents.

C'est à Rennes que leur futur s'est réalisé : la ville des Transmusicales les a aimantés dès 1982, quand l'Université Rennes 2 a créé une filière nouvelle, Information-Communication. C'est un moment clé pour leur formation professionnelle – très innovante de ce point de vue, la licence d'Info-Com est adaptée à cet enjeu – et pour la naissance de leur réseau de contacts. Ainsi, Franck va travailler dix ans dans les médias locaux, d'abord





RICHARD VOLANTE

pour la radio Fréquence-Ille puis pour TV Rennes dès sa création en 1987. De quoi se perfectionner dans les métiers de la communication, se constituer un carnet d'adresses et saisir de l'intérieur les inflexions du paysage audiovisuel. Quant à Marie-Laurence, elle poursuit une année supplémentaire d'études sous la houlette de Jean-Pierre Berthomé, professeur de littérature spécialisé dans le cinéma de Jacques Demy et pygmalion de bien des vocations. Elle y crée avec 5 autres étudiants l'association « VideoRem » pour effectuer ses premières réalisations.

Le temps des pionniers

Association, collectif, réseau, bénévolat, il va y en avoir besoin quand, après avoir autorisé les radios « libres » après 1981, le gouvernement se pose désormais la question d'ouvrir des télévisions locales hertziennes. La

Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (Datar) et le Carrefour international de la communication (CICOM) lancent en 1985 un appel d'offres : 52 minutes pour une télévision locale, dont l'objectif est de susciter des projets de programmes dans les villes susceptibles de créer des télévisions locales. À Rennes, « VideoRem » parvient à mobiliser les sociétés locales de production audiovisuelle – spécialisées dans les films institutionnels et les films d'entreprise – ainsi que quelques entreprises du numérique (on parle alors d'« informatique ») de la technopole Rennes Atalante. Il en résulte un programme baptisé « Pixel télévision », présenté au TNB, composé de dix modules de préfiguration d'une télévision locale. L'aventure télévisuelle restera à l'état de maquette puisque le projet de création des TV locales hertziennes ne verra pas le jour.

Après un passage comme scénariste, Marie-Laurence Delaunay abandonnera pour un temps l'audiovisuel, préférant l'effervescence suscitée par le développement de la communication. Entre Paris et Rennes, elle est tour à tour attachée de presse, chargée de relations publiques et d'événementiels, rédactrice pour Polygram, Havas, Le Petit Futé, la Ville de Rennes, etc.

L'appétit des nouvelles chaînes

En 1989, elle devient responsable du service communication de l'Office social et culturel rennais (OSCR). Mais dans tout cela, bien peu de créations d'images. Alors qu'après 1986, le paysage national est en train de se transformer à grande vitesse avec la création des chaînes privées. La loi sur la liberté de communication du 30 septembre 1986 soumet, quant à elle, les chaînes hertziennes à des obligations d'investissement dans la production d'œuvres audiovisuelles inédites et indépendantes. La production indépendante se développe. C'est l'époque où l'on voit éclore la Chaîne éducative, la Cinquième, Arte... Il faut à ces nouveaux canaux de diffusion une nourriture adaptée : les programmes qui, précédemment, étaient réalisés par les chaînes elles-mêmes, ne suffisent plus. Et pour répondre à ces nouveaux besoins, il n'existe guère d'entreprises, et encore moins dans les régions.

Un nouveau marché s'ouvre donc pour la production indépendante d'images. D'abord à Paris, qui conserve encore aujourd'hui une nette suprématie en matière de nombre d'entreprises, puis rapidement à Rennes et dans l'Ouest. Le contexte y est porteur avec, d'une part, l'existence de deux TV locales à Rennes (TV Rennes) et Angers (TV10 Angers), qui forment des techniciens et coproduisent avec les jeunes sociétés de production, et d'autre part la présence de France 3, de Lazennec Bretagne et d'un vivier de techniciens du cinéma qui travaillent entre Paris et la Bretagne. C'est dans cette ambiance favorable que Franck, qui a quitté TV Rennes, et Marie-Laurence, qui est redevenue indépendante, vont créer Candela et travailler pour les magazines *Faut pas rêver*, *Thalassa*, ainsi que pour La Cinquième, l'agence Reuter...

Lumière et prises de risques

La dénomination Candela Productions vient logiquement de la recherche d'une référence à la lumière cinématographique. La candela est une unité de mesure d'intensité lumineuse. Mais l'usage du mot se comprend

mieux quand on en apprend la signification sud-américaine, celle de la vie, de l'énergie fournie par la lumière. Candela va chercher à insuffler cette lumière dans les films documentaires qu'elle va produire.

Pourquoi le documentaire ? C'est le choix d'un film qui travaille sur le vivant, dans lequel l'humain prend toute sa place. Leur premier film porte sur le mosaïste Isidore Odorico. Comme beaucoup des autres titres du catalogue de Candela, il raconte un moment de l'histoire de France à travers un personnage, ici celui du migrant artiste et artisan. Même orientation dans les portraits diffusés dans l'émission de France 3 *Thalassa*. Les documentaires produits par Candela ont pour point commun d'aborder et d'approfondir des faits de société, en s'attachant à leur dimension artistique et patrimoniale, mais avant tout humaine. Car Candela prendra aussi des risques, comme le montre le soutien opiniâtre apporté au documentaire *Le déménagement*, film qui suit les détenus quittant la vétuste prison de Rennes et arrivant dans un bâtiment carcéral tout neuf mais éloigné de tout. De l'avis du binôme de Candela, l'année passée à défendre – y compris en justice – le film, l'a limité dans son activité de production, puisqu'il lui faut entre 12 et 18 mois pour suivre et développer chaque projet. Le prix à payer pour maintenir ses choix éditoriaux et ses valeurs éthiques !

Un marché qui se structure

Le marché du film documentaire se structure au cours des années 1990 et Candela va profiter de cet essor. L'entreprise se professionnalise grâce à une formation mise en place en 1995 et soutenue par le Centre National du



Marie-Laurence et Franck Delaunay sur le tournage du film *Le car des coiffes* pour « Faut pas rêver », France 3 (1998).





Ci-dessus, *Comme une ligne rouge dans la mer*, de Chantal Gresset et Richard Volante, 2008.

Ci-dessous, à gauche, *Du coffre fort à la dette*, de Marie-Laurence Delaunay, 2014.

Ci-dessous, à droite, *Le temps d'une page*, de Christophe Rey, 2006.



Cinéma : « Produire en région » formera en quelques années une cinquantaine de producteurs en France, dont une dizaine en Bretagne et Pays de la Loire. Le paysage actuel de la production indépendante est ainsi dessiné, avec Candela en bonne place. Simultanément, le conseil régional de Bretagne prend conscience de l'existence et de l'organisation du secteur et développe un Fonds d'aide à la création audiovisuelle. Les professionnels, quant à eux, créent l'Association des producteurs audiovisuels de Bretagne (APAB) qui sera le collège fondateur de Films en Bretagne, la fédération du cinéma et de l'audiovisuel en Bretagne créée en 1999. Le marché du film documentaire se développe, notamment avec la multiplication des

chaînes de télévision. Elles financent la création documentaire puisqu'une partie de leurs recettes publicitaires lui est obligatoirement reversée. Ce sont surtout les chaînes de France Télévisions, les chaînes locales ainsi que des chaînes thématiques – Planète, Histoire, Public Sénat – qui s'engagent sur les productions proposées par Candela.

Forte sélectivité

Le documentaire est devenu une forme filmique à l'écriture identifiée, et qui compte, avec ses festivals, ses auteurs, etc. Alors que le documentaire d'auteur est plébiscité y compris par la télévision, Marie-Laurence et Franck Delaunay créent en 1997 avec d'autres réali-





Ci-dessus, à gauche,
Le déménagement,
de Catherine Rechard,
2011.

Ci-dessus, à droite,
Sur les ailes du temps,
de Stéphane Grammont,
2007.

Ci-dessous, *Sarajevo
à l'heure Bosnienne*,
de Emmanuelle Sabouraud,
2012.

sateurs comme Ariel Nathan, Philippe Baron, Brigitte Chevet, Hubert Budor, etc., l'association « Comptoir du Doc », puis plus tard « Images de Justice ». Le succès de ces rencontres entre créateurs et public de l'agglomération rennaise ne se dément pas, comme l'illustre le rendez-vous aux Champs libres le dimanche après-midi (lire l'article page 66).

Aujourd'hui, la création documentaire est confrontée à de nouvelles évolutions : le nombre de professionnels formés s'est beaucoup accru, à la réalisation comme à la production. Ce qui devrait être un atout se heurte à une baisse des financements liée, entre autres, à la diminution de la publicité sur les chaînes de télévision. L'ensemble

provoquant une très forte sélectivité et des difficultés à financer de nouveaux projets. En France, sur 670 sociétés, 400 ne produisent au mieux qu'un seul film par an !

Dans le même temps, la production audiovisuelle française doit faire face aux mutations que représente la télévision connectée. Un défi stimulant qui impose d'inventer de nouvelles formes de programme pour les usages numériques. Si l'on ajoute à ce tableau la nécessité de viser une diffusion plus large, internationale, on voit se dessiner un enjeu immédiat pour l'aventure de Candela, qui produit 4 à 6 films par an : passer de l'artisanat à un entrepreneuriat plus vaste, tout en maintenant l'exigence d'un métier où le choix artistique domine. ■



COMPTOIR DU DOC

Quand le documentaire rencontre ses spectateurs

RÉSUMÉ *Montrer la vie à travers le regard personnel d'un auteur, tel est l'objet du documentaire. Donner à voir ce foisonnement créatif, tel est l'objectif de Comptoir du Doc. Adeptes des films beaux, décalés et originaux, l'association rennaise participe à l'appétit du public local pour le documentaire. Et cela séduit les réalisateurs extérieurs invités à ses manifestations, qui témoignent de la vitalité régionale dans ce domaine.*



TEXTE > **AMÉLIE CANO**



AMÉLIE CANO est journaliste indépendante et membre du collectif YouPress. Elle est membre du comité de rédaction de *Place Publique* Rennes.

Quel meilleur endroit qu'un bistrot pour sceller sa première rencontre avec Rennes ? C'est au Mod Koz (ex-Scaramouche) que la documentariste parisienne Floriane Devigne a noué ses premiers liens avec la ville. Elle était venue y présenter son deuxième film, *Dayana Mini Market*, un documentaire original et émouvant sur les déboires d'une famille tamoule, gérante d'une épicerie. « C'était chaleureux et détendu », se rappelle-t-elle. « Je ne sais pas si c'est spécifique à Rennes, mais on sent qu'il y a ici un public qui se retrouve pour voir du documentaire de création, que les gens se connaissent », estime la réalisatrice. La projection était organisée par Comptoir du Doc, dans le cadre de son rendez-vous mensuel Doc au Bistrot. Si la capitale bretonne compte bon nombre de passionnés de films documentaires, cette association n'y est pas étrangère. Depuis plus de 15 ans, cette institution rennaise multiplie les manifestations : le mois du film documentaire en novembre, Doc en Stock deux dimanches par mois au musée de Bretagne, le festival Images de justice en janvier, Doc au féminin durant le week-end du 8 mars... La réalisatrice Floriane Devigne

a ainsi pu revenir en terre bretonne en novembre pour une projection à la prison de Vezin-Le-Coquet. « Mon film avait été sélectionné par un groupe de détenus lors d'un atelier de programmation organisé par Comptoir du Doc. Les conditions de projection n'étaient pas idéales pour le son car nous étions dans un gymnase. L'attention de ce public n'est pas la même que lors d'une projection classique, il y a pas mal de va-et-vient. Mais une vingtaine de détenus est restée présente tout au long du film. Leur réception était plutôt bonne. C'est un film sur l'argent et la famille. Beaucoup ont été sensibles à l'amour qui se dégage de cette famille, et plusieurs ont dit qu'ils se reconnaissaient dans les difficultés financières rencontrées par Dayana et les siens. C'était un moment intéressant, curieux », décrit la documentariste.

Des rencontres comme celle-ci, que ce soit auprès de jeunes, de moins jeunes, de ruraux ou d'urbains, Comptoir du Doc en organise en moyenne une centaine par an. « C'est important que ce type de structure existe.



RICHARD VOLANTE



RICHARD VOLANTE

Ils sont organisés et ils ont réussi à trouver assez d'argent pour diffuser des documentaires dans des endroits moins accessibles. Ils donnent accès à une vision du cinéma qui est peu ou mal diffusée », félicite Floriane Devigne.

Films originaux

Le point fort de Comptoir du Doc ? Mettre l'accent sur des documentaires de création, c'est-à-dire des films originaux tant sur le fond que sur la forme. « Notre objectif, c'est de faire découvrir que le documentaire est différent du reportage, que ce n'est pas un truc pédagogue ennuyeux et surtout, qu'au-delà du sujet, cela recouvre plein de formes de cinéma différentes. Au-delà du thème d'un film, c'est l'originalité de son traitement qui va déclencher notre envie de le programmer », explique Célia Penfornis, coordinatrice de l'association. Les Rennais pourront ainsi revoir fin janvier le moyen-métrage *3 jours de liberté* du Polonais Lukasz Borowski, primé lors de la dernière édition d'Images de Justice, qui plonge le spectateur durant vingt minutes dans la première permis-

sion de Piotr, incarcéré depuis 15 ans. L'association présentera aussi au musée de Bretagne, toujours en janvier, les documentaires *Les tourmentes* et *L'image manquante*. Le premier, réalisé par le Belge Pierre-Yves Vanderweerd, évoque l'égarement des hommes à travers les pérégrinations d'un troupeau de brebis dans la Lozère hivernale. Le second, du célèbre Cambodgien Rithy Panh, primé à Cannes en 2013, fait appel à des figurines en bois pour incarner le souvenir de la conquête de Phnom Penh par les Khmers rouges en 1975. Une diversité emblématique des choix opérés par Comptoir du Doc.

Un public éduqué au documentaire

Exigeant, peu commun : deux adjectifs que l'on pourrait attribuer au film *L'Harmonie*, du Franco-Suisse Blaise Harrison. Tourné à Pontarlier, ce documentaire contemplatif suit les pas des musiciens amateurs de l'harmonie municipale de cette petite cité du Doubs. Un long-métrage atypique que son réalisateur est venu présenter en Ille-et-Vilaine en novembre dans le cadre





De gauche à droite :

L'harmonie,
de Blaise Harrison,
2013.

Les tourmentes,
de Pierre-Yves Vanderweerd,
2013.

du Mois du Doc. « Comptoir du Doc avait organisé une projection à Châtillon-en-Vendelais dans une salle de cinéma associative tenue par Roland, un ancien agriculteur. Le public n'était pas très nombreux mais c'était très sympa, très convivial. Les échanges étaient fluides, agréables, tout le monde discutait de façon libre. On était en plein milieu rural mais on sentait que le public était assez habitué à voir du documentaire », raconte le réalisateur qui a également présenté son film à la médiathèque du Rheu. Le trentenaire avait déjà participé, l'an dernier, à l'édition précédente du Mois du Doc. « Les rencontres avec le public se passent toujours un peu de la même façon, où que l'on soit. Mais, vu de l'extérieur, j'ai l'impression qu'il y a ici un vrai dynamisme, une volonté des lieux et des publics à voir cette forme de documentaire. On dirait qu'il y a une forme d'éducation au documentaire de création car les publics que j'ai rencontrés ici semblaient habitués à ces documentaires qui ne sont souvent pas du style de ceux qu'on peut voir à la télévision en général », remarque Blaise Harrison. Les quinze années de travail de Comptoir du Doc finiraielles par payer ? Sûrement. Mais aussi les actions menées par le ciné TNB, l'Arvor, les étudiants de Rennes 2 à l'auditorium Le Tambour, le musée de Bretagne, l'association de professionnels Films en Bretagne, etc. Les Rennais, et plus largement les Breilliens, disposent d'un véritable espace pour s'abreuver de films documentaires, du plus conventionnel au plus expérimental. Le département

profite aussi du dynamisme régional dans le domaine de l'image. « Il y a une vivacité très liée au territoire, je ne saurais pas expliquer pourquoi. C'est ce que nous font toujours remarquer les réalisateurs invités dans la région », note Célia Penfornis. La coordinatrice de Comptoir du Doc possède tout de même quelques pistes d'explication. « Les festivals, les cinémas associatifs, les médiathèques... Le maillage du territoire est impressionnant. Il y a aussi un tissu de sociétés de production à Brest, Rennes ou Quimper, notamment, qui font toutes des choix éditoriaux différents. Quant au documentaire précisément, ce n'est pas tant à Rennes que les choses se font, c'est à l'échelle régionale. Il y a un vrai réseau de partenaires plutôt bien structurés ».

Une programmation sous le signe du collectif

Ce dynamisme se retrouve dans la composition des adhérents de Comptoir du Doc. Si l'association a été créée par des professionnels en 1998 – dont les producteurs Gilles Padovani de .Mille et une. Films et Jean-François Le Corre de Vivement Lundi ! – elle regroupe aujourd'hui des gens du métier, des retraités, des étudiants, des salariés, des chômeurs... Bref, tout un univers de passionnés. Et ce sont eux qui participent activement aux programmations des différents événements distillés tout au long de l'année par l'association. « Sur notre centaine d'adhérents, près de la moitié est inscrite dans



nos huit groupes de programmations », explique Célia Penformis. Leur rôle ? Sélectionner les films qui seront diffusés lors des différents rendez-vous de Comptoir du Doc. Animé par un chargé de programmation – un adhérent souvent professionnel de l'image – chaque groupe visionne, débat et sélectionne les œuvres. Pour ce faire, le chargé de programmation part préalablement « à la pêche aux films. Il regarde ceux qui nous sont adressés par les réalisateurs, il essaie d'être attentif à la création locale et il parcourt les festivals en France et dans les pays francophones comme Ciné du Réel à Paris, Vision du réel à Nyons, le FID à Marseille... C'est là qu'il repère des films que le public rennais n'aurait pas la chance de voir car ils sont peu ou pas diffusés à la télévision, ou montrés dans des salles ou des festivals hors de Bretagne », détaille la coordinatrice. Si Comptoir du Doc diffuse des films réalisés localement, elle n'a pas pour autant de quota de diffusion locale. « On peut nous le reprocher, mais nous sommes attachés à faire découvrir des films qui possèdent un vrai caractère et qui sont peu diffusés, peu importe d'où ils viennent ».

Une bulle d'oxygène pour le documentaire

Un rôle de passeur essentiel, car l'écosystème du documentaire est fragile. « Les documentaires diffusés à la télévision sont de plus en plus formatés. De nombreux cinéastes n'y trouvent plus leur place et tentent

de sortir leur film en salles, mais ce débouché aussi est difficile », commente Célia Penformis. Un avis partagé par la réalisatrice de *Dayana Mini Market*. « La place du documentaire de création se réduit comme peau de chagrin à la télévision. Le plus rageant, ce n'est pas qu'il n'y a pas d'argent pour produire, c'est que les difficultés existent qualitativement : l'argent va dans des produits moins bons », s'agace Floriane Devigne. « J'ai commencé le documentaire en 2005, je n'ai pas connu une "période faste" de la création. Je ne sais pas par quel miracle j'ai réussi à ce que mes films soient bien produits ou coproduits (par Arte notamment, N.D.L.R.). Au niveau personnel, ça va pour l'instant. Mais au niveau de la profession, c'est dur », confie-t-elle. Pour Blaise Harrison qui, en parallèle de ses films, travaille comme chef-opérateur auprès d'autres réalisateurs pour gagner sa vie, des structures comme Comptoir du Doc sont indispensables pour donner une vie aux œuvres. « Il y a peu de lieux et de gens qui ont envie de montrer ces films. Avoir ce type de structures, c'est précieux. Et les rencontres avec le public sont importantes. Car lorsque vous faites un film pour la télévision, le moment de la diffusion est assez bizarre pour le réalisateur. Il paraît qu'il y a du monde qui regarde mais vous ne le savez pas, vous ne le sentez pas. C'est génial que la vie d'un film ne s'arrête pas là. » Fruit de nombreux mois de travail, *L'Harmonie*, diffusé sur Arte en février 2014, a ainsi bénéficié de plusieurs projections et a tourné dans six festivals. ■

De gauche à droite :

Dayana Mini Market, de Floriane Devigne, 2012.

L'image manquante, de Rithy Panh, 2013.